

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.



UNITÉ ADMINISTRATIVE: _____

COTE : _____

DATE : _____

Université de Montréal

La genèse des objets idéaux dans la phénoménologie
tardive de Husserl

par
Alexandre Leroux

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès Arts (M.A.) en philosophie

Janvier 2009

© Alexandre Leroux, 2009



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La genèse des objets idéaux dans la phénoménologie
tardive de Husserl

présenté par :

Alexandre Leroux

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

[information retirée / information withdrawn]

.....
| président-rapporteur
.....

[information retirée / information withdrawn]

.....
directeur de recherche
.....

[information retirée / information withdrawn]

.....
membre du jury
.....

RÉSUMÉ

Ce mémoire traite de la problématique de la genèse de l'objectivité telle qu'elle est abordée par Husserl dans ses derniers écrits. Partie d'une conception statique de la pensée apriorique, la phénoménologie husserlienne culmine avec le déploiement d'une vérité en mouvement, et ce sont les implications de cette ultime explicitation de la connaissance apodictique que nous voulons ici mettre en évidence.

Nous nous proposons dans un premier temps de retracer les différentes étapes qui conduisent à l'irruption dans la phénoménologie du concept d'historicité comme outil d'analyse appelé à donner un nouveau sens au rapport entre objectivité et subjectivité. Il s'agira dans un deuxième temps de voir comment Husserl, une fois reconnue la nécessité de mettre en œuvre une génétique de l'apriorité qui tienne compte de ses soubassements culturels, complète la description des objectivités idéales – dont l'autonomie et la spécificité ont été préalablement et définitivement conquises – en mettant en évidence le rôle que jouent la téléologie, l'intersubjectivité et le langage quant à leur mise en circulation et leur invariabilité temporelle. Nous nous attarderons en dernier lieu à démontrer que l'interprétation husserlienne tardive de la genèse des objets idéaux, bien qu'elle se heurte à une objectivité qui, en débordant le cadre de la subjectivité transcendantale individuelle, paraît toujours déjà constituée, s'avère néanmoins cohérente avec ses développements antérieurs en ce qu'elle procède de la même volonté de légitimation de la réflexion philosophique et d'émancipation à l'origine de toute l'entreprise phénoménologique.

MOTS CLÉS : Philosophie – Husserl – Phénoménologie – Idéalité – Genèse –
Historicité – Téléologie – Langage – Intersubjectivité

ABSTRACT

The following thesis exposes Husserl's last developments on the problem of the origin of objectivity. Originally based on a static definition of objective thought, Husserlian phenomenology evolved towards a dynamic account of such knowledge. Our goal is to find out which consequences this final interpretation of truth has on phenomenology as a whole.

First of all, we will trace the various steps which led to the initiation of the concept of historicity as an analytical framework designed to add a new dimension to the relation between objectivity and subjectivity. Secondly, we will show how Husserl, knowing that a complete genetic description of apodictic knowledge must reflect its cultural grounds, achieved the description of 'ideal' objects – whose autonomy and specificity have been previously and definitively established – through the characterization of the role that teleology, language and intersubjectivity play in the constitution, communication and temporal permanency of such ideal forms. Finally, we will demonstrate that Husserl's later understanding of the genesis of *a priori* objects, although it ends up by unveiling an objective meaning which seems to precede the transcendental ego, is in fact consistent with its early results in the sense that both accounts ultimately aim to underline the necessity and value of freedom and philosophical inquiry.

KEYWORDS : Philosophy – Husserl – Phenomenology – Ideality – Genesis –
Historicity – Teleology – Language – Intersubjectivity

Je tiens à remercier sincèrement mon directeur de recherche, M. Claude Piché, pour sa disponibilité, pour les nombreux et judicieux conseils qu'il m'a prodigués tout au long de l'avancement de ce projet, de même que pour son aide financière.

Je veux également remercier Riva de sa patience, de son soutien moral et, avant toute chose, de son amour fougueux et enthousiaste.

À mes parents, je voudrais dire merci de m'avoir donné le goût de la connaissance.

À tous ceux et celles qui m'ont permis de mieux voir.

Sommaire

Introduction	p. 1
Chapitre I	
De la neutralisation de la genèse à l'historicité transcendante.....	p. 8
Chapitre II	
L'origine de la géométrie ou la genèse de l'objectivité dans la spatio-temporalité linguistique.....	p. 29
Chapitre III	
La phénoménologie face à elle-même.....	p. 49
a) Obstacles à la mise en œuvre d'une génétique intentionnelle.....	p. 49
b) La phénoménologie : délire ou délivrance ?	p. 55
Conclusion	p. 68
Bibliographie	p. 76

Il faut donc suivre ce qui est commun c'est-à-dire ce qui est universel. Car le Verbe universel est commun à tous. Or bien que ce Verbe soit commun à tous, la plupart vivent comme s'ils possédaient en propre une pensée particulière.

Héraclite, *De la nature*, [DK 22 B2]

INTRODUCTION

Il n'y a sans doute pas de question qui ait autant mobilisé la pensée husserlienne que celle de la genèse¹ de la connaissance objective. Cette assertion s'avère d'autant plus étonnante que l'appréciation de ce problème au sein même de l'œuvre de Husserl semble pour le moins paradoxale : s'il conçoit tout d'abord le nombre à partir des prestations effectives du sujet empirique dans la *Philosophie de l'arithmétique* (1891), Husserl s'emploie dans les *Recherches logiques* (1900-1901) à nier la possibilité que les concepts logico-mathématiques, une fois leur sens délié de la temporalité, puissent être « engendrés » dans et par une subjectivité naturelle. Toute détermination des objets formels fondée sur l'identification de « mécanismes » psychogénétiques s'écoulant dans le temps sera dès lors vigoureusement écartée de la recherche phénoménologique. Cette négation d'un « devenir » de la vérité, où la genèse et l'histoire sont prises comme

¹ Le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* de LALANDE établit une distinction entre « Origine » et « Genèse » : « *Genèse* s'oppose d'une part à *Origine*, en tant que toute *genèse* suppose une réalité préexistante et un point de départ qui est l'*origine* » (p. 383), mais précise que les deux termes peuvent être synonymes. Bien que Husserl emploie presque exclusivement le terme d'« Origine » (*Ursprung*) pour désigner la « constitution originelle du sens », il semble que les termes d'« Origine » (*Ursprung*) et de « Genèse » (*Genesis*) soient pour lui interchangeables : dans un passage de *L'origine de la géométrie*, il fait notamment référence à une « origine génétique » (*genetischem Ursprung*) (HUSSERL, E., *L'origine de la géométrie*, trad. fr. Jacques Derrida, 5^e édition revue, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 2004, p. 201) de la géométrie, ce qui laisse entendre que les concepts de « Genèse » et d'« Origine » n'avaient pas à ses yeux de signification distincte.

événements mondains, sera d'ailleurs maintenue jusque dans les derniers écrits de Husserl.

Mais, lorsque le thème de l'historicité intentionnelle vient à occuper l'essentiel des analyses à partir de 1930, c'est en un tout autre sens qu'il faut comprendre les concepts de genèse et d'histoire. Car s'il est idéal et atemporel, l'objet logico-mathématique, pour reprendre l'expression de Merleau-Ponty, est aussi « objet culturel »². Cette assise culturelle, comme le prétend alors Husserl, doit également compter comme une de ses conditions de possibilité, et, au demeurant, en indiquer l'essence, au même titre que l'intemporalité. Il ne s'agit donc plus de mettre au jour des unités de sens invariantes et irréductibles, mais bien de réfléchir le sens selon lequel ces mêmes unités ont pour une première fois été produites avant d'être transmises dans le mouvement vivant d'une tradition, sens qui doit servir à la réappropriation par l'homme de son essence rationnelle et transcendantale. Cette essence, précise Husserl, aurait été perdue et oblitérée par une science positive ayant succombé à l'excès d'enthousiasme suscité par ses succès pratiques répétés. Imprégnée du naturalisme corporaliste d'inspiration galiléenne, cette science se serait par le fait même ou bien gardée de réveiller son sens originaire jugé superflu, ou bien arrogée le droit d'asseoir sa pratique sur des fondements qui se révèlent inauthentiques.

C'est à ce moment de la phénoménologie husserlienne que nous entendons nous consacrer ici, c'est-à-dire là où le thème de l'idéalité est repris dans un ultime effort d'élucidation en vue d'extraire les formations de sens idéales de leur foyer originel. Nous verrons dans le premier chapitre de ce mémoire que cette tentative de penser un concept

² MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1945, p. 423.

d'idéalité qui ne soit plus uniquement compris à partir de son anhistoricité procède d'un questionnement présent dès les premiers développements de la pensée de Husserl. Cette problématique, qui touche à la présence intuitive des vérités dont la validité est « éternelle » au sein même de la multiplicité temporelle des vécus du sujet transcendantal, sert en effet de fil conducteur à l'ensemble des thèmes husserliens : comment la certitude apodictique vient-elle « se loger » dans la subjectivité ? Comment mettre en lumière la relation de la subjectivité à l'objet idéal ? En quoi cette « participation » de la conscience à la vérité des essences est-elle susceptible d'apporter quelque éclaircissement ou connaissance d'ordre *philosophique* ? Si ces questions, comme nous venons de le dire, vont au final conduire Husserl à élaborer une interprétation originale de la constitution génétique de l'objectivité idéale, reste que le chemin qui mène à un tel dénouement n'en est pas moins ardu et périlleux. La principale difficulté qui, d'un même élan, interpelle et défie la phénoménologie husserlienne, provient de l'emprise persistante qu'exerce sur la théorie épistémologique l'opposition catégorique des deux théories maîtresses des idées : celle d'une Idée hypostasiée, se suffisant à elle-même et séparée de la subjectivité, et celle d'une idée dérivée des « faits mentaux », théories qui, toutes deux, bien que pour des raisons différentes, s'avèrent incapables de rendre compte du jaillissement intuitif et de la circulation intersubjective des connaissances objectives. La première, parce qu'elle tient celles-ci à l'écart de toute appréhension intuitive et subjective, la seconde, parce qu'elle les fait adhérer à la matérialité de notre constitution psychique individuelle dont elles n'arrivent plus à se déprendre. La première « libère » trop, tandis que la seconde « enchaîne » trop³.

³ Husserl, à cet égard, déclare ce qui suit : « Deux interprétations erronées ont dominé l'évolution des théories concernant les objets généraux. En premier lieu, *l'hypostase métaphysique* du général, le fait

C'est ainsi que Husserl, aux prises avec un psychologisme qui entend expliquer l'incorporation *réelle* des essences dans la sphère psychique et auquel il va dans un premier temps – et d'une certaine façon – souscrire, va libérer ces dernières de toute attache temporelle et génétique par la démonstration de leur pérennité ontologique et de leur identité phénoménale. Cette invariabilité des essences, en revanche, donne lieu au dévoilement de la nature même de la subjectivité qui conçoit ces contenus impérissables, faisant ainsi valoir l'insuffisance d'un logicisme qui refuse de reconnaître toute continuité entre objectivité et intuition. Or, le moteur de la phénoménologie, à ce stade de son développement, n'est pas le désir de mettre au jour les conditions de formation implicites en vertu desquelles les vérités logico-mathématiques accèdent à l'objectivité, mais bien de dégager la spécificité ontologique du savoir apodictique et de la subjectivité qui l'appréhende et le vise intuitivement. La genèse, en effet, n'est alors jamais pensée comme une nécessité d'essence. Mais si le psychologisme et le logicisme ont tous les deux tort dans la mesure où ils ignorent la subjectivité transcendantale censée donner la clef de l'énigme de l'idéation des objets *a priori*, il n'en demeure pas moins que les descriptions de Husserl à ce propos ne sont pas à la hauteur d'une subjectivité intrinsèquement « mobile ». L'ontologie de l'objectivité et de son corrélat intentionnel, qui se signale par son étanchéité à la temporalité, et dont le caractère apparaît comme étant purement formel et « méthodologique »⁴, pour reprendre les mots de Derrida, devra

d'admettre une existence réelle de l'espèce *hors de* la pensée. En second lieu, *l'hypostase psychologique* du général, le fait d'admettre une existence réelle de l'espèce *dans* la pensée » (HUSSERL, E., *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, première partie*, T. 2 des *Recherches logiques*, trad. fr. Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1961, pp. 147-148).

⁴ DERRIDA, J., *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1990, pp. 38 et 107 et *Introduction à L'origine*, p. 38.

désormais s'ouvrir à la dynamique de la génétique transcendantale, qui dès lors assume toute la charge de la phénoménologie.

Cependant, Husserl, toujours dans le but de parvenir à une détermination immédiate des contenus intuitifs-logiques, va se rendre à l'évidence que cette subjectivité universellement constitutive en son principe n'est pas totale, qu'elle aussi est « constituée » et peut se voir attribuer ses propres conditions de possibilité. Une fois de plus, la méditation husserlienne se voit forcée d'élargir la dimension transcendantale, élargissement qui impose à Husserl de renoncer à son refus de thématiser l'histoire. Ce sera l'objet de notre deuxième chapitre. Nous verrons que la réunion des notions de genèse, d'historicité, d'intersubjectivité et de téléologie constitue le moment le plus radical de la régression continue de la phénoménologie husserlienne vers les conditions de possibilité originaires de la connaissance idéale. Ultime mouvement d'une philosophie de la genèse qui s'annonce comme « dépassement » de l'eidétique purement idéaliste et égologique et qui, curieusement, s'accomplit par un « retour » du sens constitué à ses sources constitutives. Nous montrerons, en suivant les développements consacrés à la production de l'idéalité géométrique dans *L'origine de la géométrie*, que la condition de possibilité génétique de l'objet idéal n'est pas l'antériorité chronologique de l'événement causal et que Husserl, loin de concevoir une idéalité intemporelle et toujours déjà constituée, la comprend plutôt comme substitution d'un sens « libre » à un sens « enchaîné » à la facticité, autrement dit semble accorder que l'idéalité, en tant qu'elle fait toujours irruption une première fois, marque un passage, une transition à partir de laquelle elle *devient* objectivité absolue et universelle. L'« instrument » de cette conversion est le langage : il n'y a pas, en toute vérité, de significations qui ne dépendent

de leur incarnation linguistique ou qui ne soient articulées et traduites sous forme de notation symbolique. Et Husserl va encore plus loin : non seulement il y a dépendance des connaissances objectives à l'égard du langage, mais ce n'est qu'à la faveur du lien communicationnel intersubjectif que l'idéalité, incarnée dans des signes qui en garantissent l'identité, accède au rang d'objet intemporel.

Mais, tandis que le caractère idéal de l'objet *a priori* constitué se voit neutralisé au profit de son sens d'origine – la réduction de la factualité empirique étant maintenue telle quelle –, c'est la possibilité même d'une thématization de l'intentionnalité téléologique originaire qui semble résister à la réduction et à l'intuition phénoménologiques. Le « retour aux actes », en ce sens, ne nous révélerait que des *structures* d'actes, et non les actes intentionnels *eux-mêmes*, lesquels demeureraient inaccessibles à un regard théorique. On se demandera de surcroît si le simple fait de *dire* qu'objectivité et subjectivité s'impliquent mutuellement suffit à rendre compte du fondement de cette intrication : ne s'est-on pas en effet contenté de constater une corrélation vide de contenu ? L'attestation d'une telle corrélation ne constitue-t-elle pas une *apparence* de solution plutôt qu'un « dépassement » effectif de l'alternative entre psychologisme et logicisme ? En dépit de ces reproches adressés – entre autres – par Derrida à l'élucidation génétique de l'objectivité, nous verrons qu'il est possible de retracer dans les derniers écrits de Husserl, notamment dans la *Krisis*, des indices qui font que son entreprise, au-delà de sa « configuration » épistémologique, se signale par son orientation éthique. La naïveté de l'objectivisme, comme le soutient Husserl, s'apparente à un retour à l'obscurité pré-philosophique, et c'est pourquoi il entend lancer une mise en garde à une humanité qui selon lui s'achemine vers l'irrationnel que seule la réflexion

philosophique permet d'éviter. C'est donc aussi – et surtout – dans la voie d'une reconquête de la liberté que la phénoménologie husserlienne tardive va s'engager, et c'est cette revendication d'une pensée autonome et responsable qu'il nous faudra considérer dans le troisième et dernier chapitre de ce mémoire. Nous tâcherons en définitive de déterminer si cette redéfinition de l'ontologie de l'idéalité, qui survient au terme du cheminement philosophique de Husserl, bien qu'elle tente de répondre au même problème posé cinquante années plus tôt, ne marque pas un tournant qui renverse sa fidélité jusqu'alors constante à la répression de toute forme d'objectivisme et d'historicisme épistémologiques, ou bien si, comme le suggère Walter Biemel, cette étape ne représente qu'une « évolution significative » qui toutefois « n'implique pas qu'il abandonne tous les concepts qui jusque-là ont été essentiels à ses yeux, mais plutôt qu'il tente de les repenser à neuf »⁵.

⁵ BIEMEL, W., « Introduction à La philosophie comme prise de conscience de l'humanité », trad. fr. Paul Ricoeur, *Deucalion 3. Vérité et liberté*, Coll. « Être et penser. Cahiers de Philosophie », sous la direction de Jean Wahl, Neuchâtel, Baconnière, no. 30, 1950, p. 113.

CHAPITRE I

De la neutralisation de la genèse à l'historicité transcendantale

Lorsque le thème de l'historicité intentionnelle fut introduit dans la dernière phase de sa philosophie⁶, Husserl vint par le fait même renouveler le mode de description génétique des essences qu'il avait instauré autour des années 1919-1920⁷. Cette interprétation du sens des objectivités idéales fondée sur le dévoilement de leur production originaire, nous l'avons vu, Husserl l'aura tantôt exclue du spectre de la recherche phénoménologique, tantôt revêtue de la plus grande dignité philosophique. Mais alors comment comprendre l'irruption de l'histoire au sein d'une philosophie vouée tout entière à la « stabilisation » de l'expérience et dominée par la « répugnance »⁸ vis-à-vis de toute réalité historique ? Comment comprendre en effet cette ultime volte-face théorique qui laisse supposer que l'explicitation husserlienne de la légalité idéale est inconséquente dans son ensemble ? Doit-on y voir le résultat d'une confusion due à une incompréhension inavouée de l'être idéal ? N'est-elle pas au fond le prolongement nécessaire d'une visée profonde, présente dès les premières démarches de la phénoménologie ? Il faut donc, avant même de s'attarder à la réponse qu'elle apporte au problème de la genèse de la connaissance idéale dans ses derniers développements et de

⁶ Comme le signale Walter Biemel, « [...] il est peut-être légitime de faire partir la dernière période de 1930 : divers manuscrits en effet ont alors pour thème le problème de l'historicité qui, comme il faudra le montrer, caractérise cette période. [...] Jusqu'à cette période Husserl n'avait pas proprement pris en considération l'histoire [...]. [...] c'est seulement dans la dernière période de sa pensée que l'homme est conçu comme un être vivant de nature historique » (Biemel, pp. 111-112). Tout comme Biemel, Derrida et Ricoeur situent la transition vers une phénoménologie de l'histoire au même stade du parcours philosophique de Husserl : « Mais quand, à l'époque de la *Krisis*..., c'est l'histoire elle-même qui fait irruption dans la phénoménologie, un nouvel espace d'interrogation est ouvert [...] » (DERRIDA, J., *Introduction à L'origine de la géométrie*, 5^e édition, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 2004, p. 8). Et : « On peut penser que, dès 1930, Husserl a commencé à rattacher la compréhension de sa propre philosophie à celle de l'histoire [...] » (RICOEUR, P., « Husserl et le sens de l'histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 54, juillet-octobre 1949, p. 280).

⁷ cf. Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 7.

⁸ Ricoeur, p. 282.

se prononcer sur son éventuelle cohérence ou incohérence, tenter de définir les termes dans lesquels cette difficulté s'y est tout d'abord présentée.

C'est à un premier « revirement » à l'intérieur même de sa pensée que Husserl doit toute la fécondité de son œuvre : « la pensée husserlienne », indique Paul Ricoeur, « s'est d'abord conquise sur le psychologisme »⁹. Cette victoire, à laquelle Husserl se référera comme à une « percée »¹⁰ dans la préface à la deuxième édition des *Recherches logiques*, marque en fait l'avènement d'une interprétation inédite d'un problème posé treize ans plus tôt dans la préface à la première édition du même ouvrage¹¹. Ce problème, auquel nulle théorie de la connaissance ne semble échapper au moment où Husserl entre en philosophie, consiste à déterminer si la logique doit attendre ses fondements de l'« extérieur », ou bien si elle doit au contraire s'en remettre à elle-même et se fonder sur une justification interne et *a priori*. La logique, dans le premier cas, sera annexée à la psychologie, dans la mesure où cette dernière traite les opérations logiques comme une variété particulière d'événements psychiques parmi l'ensemble des phénomènes incorporés dans la sphère mentale. Par ailleurs, en tant que discipline qui, comme telle,

⁹ *Ibid.*, p 283.

¹⁰ Le terme vient de Jean-Luc Marion, qui traduit l'expression « *ein Werk des Durchbruchs* » par « ouvrage de percée » (cf. MARION, J.-L., *Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, 2^e édition, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 2004, p. 11).

¹¹ C'est ainsi que les *Recherches* constituent ni plus ni moins l'acte de naissance de la phénoménologie husserlienne. René Schérer, dans la formidable étude qu'il a consacrée aux *Recherches logiques*, est de cet avis : « [...] Husserl indique nettement, dans les *Prolégomènes*, ce point de jonction essentiel entre la logique et l'analyse de la conscience où la phénoménologie trouve son point de départ et sa justification ». Plus loin, il ajoute que l'« antipsychologisme des *Prolégomènes* élabore les assises indestructibles de toute la phénoménologie ultérieure » et que « la réflexion logique a été le motif déterminant de la formation de la phénoménologie » (cf. SCHÉRER, R., *La phénoménologie des « Recherches logiques » de Husserl*, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1967, pp. 7, 8, 35 et 46). Le fait sera reconnu par Husserl lui-même, notamment au § 68 de la *Krisis*, où il se livre à une brève appréciation rétrospective des mêmes *Recherches* : « C'est là pour la première fois, par conséquent, que l'« évidence » (cette idole logique sans vie) a été transformée en un problème, qu'elle a été libérée de la prévalence de l'évidence scientifique [...]. Autant dire que s'annonce déjà là du même coup la problématique de la corrélation, et que par conséquent on trouve en fait dans cette œuvre, bien que très imparfaits, les premiers commencements de la « phénoménologie » » (HUSSERL, E., *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. fr. Gérard Granel, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de philosophie », 1976, pp. 264-265).

traite de la *forme* qui caractérise toute énonciation logique, elle sera dans le deuxième cas indépendante de toute factualité et de toute science empirique des faits, et donc de toute psychologie en tant qu'étude des *faits* psychiques. Les conséquences de ces deux interprétations possibles et antinomiques des fondements de la logique formelle sont de deux ordres : ou bien celle-ci a une « origine », ou bien elle n'en a tout simplement pas. Il s'agit accessoirement de déterminer si les valeurs logiques préexistent ou non à leur appréhension dans la subjectivité, voire même de déterminer si ces valeurs sont oui ou non des « objets ». Pour le psychologisme, issu pour une large part de la philosophie empiriste de l'École anglaise, l'objectivité logique a une origine qui se résume aux opérations du sujet naturel ; pour le logicisme, qui procède quant à lui des conceptions platonicienne et kantienne des Idées, la logique ne dérive d'aucune genèse, ne peut pas être « engendrée », compte tenu de la validité universelle et « éternelle » des vérités qui en relèvent.

D'entrée de jeu, la tentation est forte de demander ce qu'une critique du savoir logique peut bien nous livrer comme « résultat ». Il est en effet pour le moins étonnant – le *thaumazein* n'est-il pas d'ailleurs le moteur de toute philosophie ? – de faire de l'essence des principes logico-mathématiques le thème fondamental de la recherche philosophique, de transformer « en mystères »¹², comme le formule Tran Duc Thao, l'évidence propre aux raisonnements logiques. N'est-il pas vain, voire insensé, de se livrer à des réflexions sur les fondements de ce qui n'a traditionnellement d'autre fonction que de légitimer toute activité théorique et scientifique, y compris

¹² THAO, T.D., « Les origines de la réduction phénoménologique chez Husserl », *Deucalion 3. Vérité et liberté*, Coll. « Être et penser. Cahiers de Philosophie », sous la direction de Jean Wahl, Neuchâtel, Baconnière, no. 30, 1950, p. 130.

philosophique ? Peut-on seulement remonter *en amont* des procédés formels qui servent d'appui à toute énonciation vraie ? Et qu'est-ce qui, en ce qui concerne la définition d'une logique sur laquelle repose une *praxis* scientifique pour le moins fructueuse, fait défaut au point qu'il faille en reconsidérer le contenu ? On voit d'avance que l'intérêt qui se manifeste ici pour les fondements théoriques du domaine logique n'est pas sans poser de sérieuses difficultés. Ces fondements, Husserl avait tenté une première fois de les définir dans sa *Philosophie de l'arithmétique* (1891) en ayant recours à l'idée d'un psychologisme intentionnel : les unités arithmétiques, comme le pense alors Husserl, sont produites *dans* les opérations réelles de la subjectivité concrète. Il est dès lors admis que les représentations mathématiques ont une origine génétique, et que celle-ci se confond avec les mécanismes et les processus qui déterminent la subjectivité empirique et psychologique¹³. L'intentionnalité, dont la signification reste en tout point conforme à celle que lui prêtait Brentano, n'est à ce moment qu'une « fonction » structurelle, une généralité empirique visant à illustrer la relation factuelle de la conscience à telle ou telle chose.

Mais si l'« explication » psycho-génétique des fondements du domaine conceptuel par le psychologisme s'avère satisfaisante pour ce qui est de « l'origine des représentations mathématiques ou de l'élaboration, en fait psychologiquement déterminée, des méthodes pratiques »¹⁴, Husserl constate qu'elle finit ni plus ni moins par

¹³ Derrida mentionne d'ailleurs que « la *Philosophie der Arithmetik*, première œuvre importante de Husserl, aurait pu s'intituler *L'Origine de l'Arithmétique*. Il s'agissait déjà, comme dans *L'Origine de la Géométrie*, [...] de réactiver le sens originnaire des unités idéales de l'arithmétique par un retour aux structures de la perception et aux actes d'une subjectivité concrète. Husserl se proposait déjà de rendre compte *à la fois* de l'idéalité normative du nombre [...] et de sa fondation dans et par l'acte vécu d'une production » (Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 6).

¹⁴ HUSSERL, E., *Prolégomènes à la logique pure*, T. 1 des *Recherches logiques*, trad. fr. Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 2002, p. VIII.

ignorer l'essence même de ce qu'elle prétend fonder. Le psychologisme n'est cohérent que dans la mesure où l'origine à laquelle il fait référence est prise comme origine des *représentations* et non comme origine du *sens représenté*. C'est pourquoi Husserl va vite se dissocier des conclusions émises dans la *Philosophie de l'arithmétique* et entrevoir la nécessité de réexaminer les fondements de la « logique pure » et de la « théorie de la connaissance »¹⁵. Ce sera l'objet des *Recherches logiques*, qui procéderont à une interprétation de la connaissance objective qui tient compte de son essence propre. La définition que Husserl prête alors aux vérités logico-mathématiques est essentiellement de nature apagogique. C'est ainsi que la détermination de l'essence de ces vérités se prononce moins sur ce qu'elles sont que sur ce qu'elles ne sont assurément pas : un nombre ou un syllogisme n'est rien qui ne soit *situé* spatialement ou temporellement ou accessible par la voie des sens. « Une loi », comme l'écrit Husserl, « n'est rien de matériel, ni par conséquent rien de perceptible »¹⁶. De plus, si le temps est essentiellement changement et variation, cela veut donc dire que l'objet qui ne change pas est *hors du temps*. Autrement dit, qu'il n'est pas possible de le concevoir comme un objet temporel, existant dans le temps, c'est-à-dire qui *fluctue* : « [...] la vérité elle-même transcende toute temporalité [...] il n'y a aucun sens à lui attribuer une existence temporelle, une apparition et une disparition »¹⁷.

Puisque le nombre et le syllogisme se présentent toujours de manière identique au travers des multiples appréhensions intuitives de leur sens, ils sont donc *irréels*, ou,

¹⁵ *Ibid.*, p. IX.

¹⁶ HUSSERL, E., *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, deuxième partie*, T. 2 des *Recherches logiques*, trad. fr. Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1963, p. 70.

¹⁷ Husserl, *Prolégomènes*, pp. 85-86.

comme le dira Husserl, ils sont *idéaux*¹⁸. C'est cette *réitérabilité* parfaite de la forme logique qui fait son idéalité. Ainsi, comme le dira Husserl dans *Expérience et jugement* (1919),

« nous disons *réel (real)* au sens particulier *tout ce qui*, appartenant à un objet réel (*Reale*) au sens large, *est de par son sens individualisé de façon essentielle par sa place spatio-temporelle; mais nous disons irréalité toute détermination qui, certes, est fondée quant à son surgissement spatio-temporel dans une réalité au sens spécifique, mais peut être présente comme identique dans des réalités (Realität) différentes* – et non pas seulement comme semblable »¹⁹.

Est idéale toute donnée de la conscience²⁰ qui ne peut être modifiée du fait de l'écoulement du temps ou de la multiplication des visées de la conscience dont elle serait le terme. Le concept d'identité évacue pour ainsi dire toute temporalité. Par ailleurs, si la vérité, en tant que donnée de la conscience identique à travers une multiplicité d'actes d'appréhension, est dite idéale, Husserl vient aussi lui reconnaître le statut d'*objet* : « En fait, du point de vue logique, les sept corps réguliers sont sept objets tout comme les sept Sages ; le principe du parallélogramme des forces, *un* objet aussi bien que la ville de Paris »²¹. Ce qui implique que la chose – sensible – ou l'idéalité – non sensible –, en tant qu'« unités de sens » auxquelles la conscience se rapporte, en tant qu'elles se trouvent

¹⁸ La toute première apparition de la notion de « contenu idéal » dans l'œuvre de Husserl est antérieure aux *Recherches* et remonte, comme le signale René Schérer, à un article de 1891 sur les *Leçons sur l'algèbre de la logique* de Schröder (Schérer, p. 15).

¹⁹ HUSSERL, E., *Expérience et jugement; recherches en vue d'une généalogie de la logique*, trad. fr. Denise Souche, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1970, p. 322.

²⁰ Husserl, au fur et à mesure qu'il va progresser dans la détermination de l'essence de l'objectivité, va élargir le domaine de l'idéalité pour y inclure les concepts, pris comme « espèces », « unités idéales » ou « objets généraux » de « cas ou traits particuliers », de « *hic et nunc* » et d'« objets singuliers concrets » (Husserl, *Prolégomènes*, pp. 142-143). « [...] l'idéalité de la vérité », écrit-il, « présuppose absolument l'idéalité du général, du conceptuel » (*ibid.*, p. 146).

²¹ Husserl, *Recherches logiques*, T. 2, *première partie*, p. 118.

« face » à elle, sont l'une comme l'autre objets. Elles sont en outre, pour emprunter au vocabulaire husserlien, « noème », « corrélat intentionnel », « contenu », « donnée de la conscience » ou « être-visé » : « Un objet (de connaissance) peut être aussi bien un objet réel qu'un objet idéal, une chose ou un événement qu'une espèce ou une relation mathématique, un être qu'un devoir être »²². Husserl se penche donc initialement, non sur les rapports qu'entretiennent le réel et l'idéal (puisque l'objet idéal est foncièrement indépendant de toute réalité : que j'emploie le *modus barbarus* en économie ou en astrophysique ne change rien à sa validité, à son sens, lequel demeure intact, que les variables du syllogisme soient instanciées ou non), mais bien sur le sens même de l'idéal, indépendamment de son « application » au domaine réel :

« La question n'est pas de savoir comment prend naissance l'expérience naïve ou scientifique, mais quel contenu elle doit avoir pour être une expérience objectivement valable ; ce dont il s'agit, c'est de savoir ce que sont les éléments idéaux et les lois idéales qui fondent cette validité objective de la connaissance du réel [...] »²³.

Les descriptions des *Recherches* visent pour l'essentiel à démontrer que les énoncés et vérités mathématiques, de même que les significations, sont des *objets* au même titre que telle ou telle chose perçue, bien que leur modalité d'être soit *idéale* et non *réale*.

De ces distinctions, Husserl tire deux conclusions essentielles quant à la suite de son entreprise. La première, qui concerne le psychologisme, s'avère décisive quant au sort même de cette théorie. En effet, il soulève le fait que la psychologie, comme science tirée de l'expérience dont les « lois » ou propositions « ne sont que des généralisations de

²² Husserl, *Prolegomènes*, p. 252.

²³ *Ibid.*, p. 227.

l'expérience »²⁴, c'est-à-dire vagues et approximatives, ne peut pas servir de fondement à ce qui par définition est valide absolument. Il est en effet manifestement absurde de vouloir justifier la validité de toute énonciation vraie et de toute relation nécessaire en se basant sur des déterminations probables ou hypothétiques : « Sur des fondements théoriques vagues ne peuvent reposer que des règles également vagues »²⁵. Et plus loin : « [...] c'est sans aucun doute s'exposer à un grave embarras [...] que de faire dériver du contenu contingent d'une science singulière quelconque et même en l'occurrence d'une science des faits, des propositions qui ont leur fondement dans les constituants essentiels de toute unité théorique [...] »²⁶. La validité et la signification mêmes du logique se voient donc purgées de toute référence au réel empirique et, parallèlement, de toute composante psychologique. Mais ce faisant, c'est l'idée même d'une genèse historique et temporelle de la pensée logique qui se voit rejetée, pour ne pas dire condamnée. Toutes les *Recherches* visent en effet à nier la possibilité d'une *origine* des concepts *a priori* au sens habituel de ce mot, c'est-à-dire d'une origine définie comme « histoire des faits », comme « évolution naturelle et temporelle ».

S'il vient ici battre en brèche la thèse psychologiste, Husserl ne peut s'empêcher en revanche de s'étonner de la présence intégrale des contenus logiques à la conscience et de formuler une seconde conclusion, qui cette fois-ci affecte le sort de la doctrine platonicienne de la séparation principielle des sphères idéale et temporelle-sensible : rien ne se cache « derrière » la vérité logique, celle-ci étant en fait pleinement « accessible » à la conscience qui s'y rapporte intentionnellement – par opposition à l'objet réel, dont la

²⁴ *Ibid.*, p. 68.

²⁵ *Ibid.*, p. 68.

²⁶ *Ibid.*, p. 183.

totalité des aspects ne peut être intuitionnée simultanément ou identiquement à travers des visées différentes. Les objets *a priori* sont non seulement « visibles », mais ils le sont d'une manière qui les rend irréductibles à la chose sensible perçue. En effet, comme le remarque Husserl à propos de la chose sensible, bien qu'il y ait « donc toujours, comme une modalité appartenant à l'expérience elle-même, quelque chose comme la possibilité de se rapprocher toujours davantage de la chose, d'apprendre à la connaître plus précisément »²⁷, reste que les vérités et les valeurs logiques ne présentent pas une telle indétermination de leur contenu, lequel se donne pour ainsi dire sans restriction. L'être idéal, comme l'indique Derrida, « s'épuise et transparait de part en part dans sa phénoménalité. [...] il n'est pourtant que ce qu'il apparaît »²⁸. L'objet idéal, s'il est indépendant de la conscience ou de l'ego qui l'intuitionne, n'a aussi le sens qu'il a que parce qu'il « se donne » à la conscience. Toute vérité est une *possibilité idéale*²⁹ qui exige d'être « remplie » intuitivement. Mais l'intuition n'est pas ici « perception », ou elle est perception dans un tout autre sens, puisque l'objet « perçu » n'est pas réel (temporel), mais idéal :

« Mais on parle ici d'appréhension, d'expérience vécue et de prise de conscience à propos de cette existence idéale dans un tout autre sens que quand il s'agit de l'existence empirique, c'est-à-dire individuelle. Nous n'« appréhendons » pas la vérité à la manière d'un contenu empirique qui surgit dans le flux des vécus psychiques, puis disparaît à nouveau; elle n'est pas un phénomène parmi des phénomènes, mais elle est un vécu en ce sens totalement modifié où l'on dit qu'une généralité, une idée, est un vécu »³⁰.

²⁷ Husserl, *Krisis*, p. 394.

²⁸ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 6.

²⁹ Husserl, *Prolégomènes*, p. 143.

³⁰ *Ibid.*, p. 142.

Les objets logiques, s'ils ne sont pas *réellement* contenus dans la subjectivité, ne planent pas non plus « en l'air », pour reprendre l'expression de Husserl. Ils sont présents, phénoménalement visibles dans une « intuition catégoriale », une « vision des essences » (*Wesensschau*).

Mais Husserl ne s'en tient alors qu'à des essences « constituées ». Ainsi, lorsqu'il procède au dévoilement de l'intuition catégoriale, il est toujours question d'objets constitués, de l'intuition d'unités de signification et de contenus pré-formés. L'idée d'une *génétiq ue transcendantale et dynamique* ou d'une *historicité intentionnelle* de l'objectivité ne figure nulle part chez les prédécesseurs de Husserl, tout comme elle est à toutes fins pratiques absente du programme des *Recherches*. Tout au plus Husserl y anticipe brièvement, bien que de manière très nette, le questionnement qui fera surface trente-cinq ans plus tard dans *L'origine de la géométrie*. Déjà, il note cette particularité qu'a la science de ne se « maintenir » qu'à condition que ses déterminations soient consignées sur un support qui leur permet d'être réitérées de manière identique, neutralisant ainsi l'effet de dispersion que l'écoulement du temps fait inexorablement subir aux choses réelles :

« La science n'a d'existence objective que dans sa littérature, ce n'est que sous la *forme* d'ouvrages écrits qu'elle a une existence propre, quoique entretenant de nombreuses relations avec l'homme et ses activités intellectuelles ; c'est sous cette *forme* qu'elle se perpétue à travers les millénaires et survit aux individus, aux générations et aux nations. Elle représente ainsi une somme de dispositifs externes qui, tels qu'ils résultent des actes de connaissance de nombreux individus, peuvent à nouveau passer dans les *actes identiques d'innombrables autres individus*, selon un mode qu'il est facile de comprendre

mais non pas de décrire exactement sans de longs et minutieux développements »³¹.

Husserl précise en outre que

« toute investigation théorique, bien qu'en aucune façon elle ne se déroule simplement dans des actes d'expression, ou, à plus forte raison, dans des énoncés complets, aboutit cependant en fin de compte à des énoncés. C'est seulement sous cette forme que la vérité, et spécialement la théorie, deviennent la propriété permanente de la science, le trésor constitué par la somme des documents, et toujours disponible, du savoir et de la recherche ouverte à de constants progrès. Que la liaison des actes de pensée et de langage, que le mode d'apparition du jugement final sous la forme de l'assertion soient ou non nécessaires pour des raisons fondées en essence, il n'en est, en tout cas, pas moins certain que des jugements appartenant à la sphère intellectuelle supérieure, spécialement à la sphère scientifique, ne peuvent guère être effectués sans qu'on les exprime dans une langue »³².

Dès les *Recherches logiques*, Husserl semble donc avoir identifié cette condition fondamentale de la science qui fait que celle-ci n'est possible ou ne se « perpétue » qu'à condition que le savoir qu'elle inaugure soit consigné sur un support qui en autorise la reproduction universelle.³³ En revanche, cette formulation du processus et des conditions en vertu desquels toute science perdure est, nous l'avons dit, pour le moins sommaire. Husserl s'en tient alors à la « transmission » d'une idéalité déjà constituée et laisse de

³¹ *Ibid.*, p. 12.

³² Husserl, *Recherches logiques*, T. 2, première partie, pp. 5-6.

³³ Derrida, dans l'introduction qu'il a consacrée à *L'origine de la géométrie*, abonde dans le même sens : « [...] il y a si peu de discontinuité ou de contraste entre la première et la dernière pensée de Husserl que, dans les *Recherches logiques*, on trouve sur la fonction essentielle de la « *Dokumentierung* », sur la « corporité spirituelle » du langage et sur l'énoncé comme accomplissement de l'intention de vérité, des pages qui pourraient s'inscrire sans modification dans *L'Origine*. [...] Car reconnaître dans le langage ce qui *constitue* l'objectivité idéale absolue, autant qu'il l'*exprime*, n'est-ce pas une autre façon d'annoncer ou de répéter que l'intersubjectivité transcendante est condition de l'objectivité ? » (Derrida, *Introduction à L'origine*, pp. 72-73).

côté le moment instituant de l'idéation créatrice. Husserl, en effet, a tout l'air de vouloir reléguer la description phénoménologique des fondements constitutifs de la connaissance idéale à une analyse future.

Aussi appréciables que soient le psychologisme et le logicisme, il n'en demeure pas moins que Husserl, à la lumière de ce qui précède, n'y voit que des théories ou bien contradictoires ou bien incomplètes et qui, à défaut de la dissoudre, alimentent la confusion. S'il est absurde de prétendre que toute validité rationnelle constitue un épiphénomène d'un phénomène *organique* et que les jugements apodictiques se résument aux opérations « matérielles » du sujet empirique, il est à tout le moins hasardeux de faire abstraction de l'appréhension intuitive d'objets idéaux saisissables rigoureusement. La principale contribution épistémologique des *Recherches*, à cet égard, vient non pas de la mise en évidence de la rupture ontologique entre idéalité et réalité, en un sens déjà tirée au clair par la théorie platonicienne des Idées, mais plutôt de la récupération de cette distinction en vue d'opérer une différenciation rigoureuse entre la *validité* ou le *sens* d'un énoncé et son *énonciation effective*. Husserl rappelle d'ailleurs « qu'il faut se garder de confondre les présuppositions ou les composantes psychologiques de l'*affirmation* d'une loi avec les moments (*Momente*) logiques de son *contenu* »³⁴. Mais le renversement de la prétention du psychologisme à faire de la logique une « branche de la psychologie »³⁵ et la réprobation du refus du logicisme de rendre compte de la « proximité » ou de la « co-présence » du logique et du subjectif ne font toutefois que renforcer l'énigme que pose le rapport d'une conscience subjective à l'objectivité. Cette ambiguïté, en outre, laisse à nouveau ouverte la question relative à l'origine de tout savoir au sens strict du terme, de

³⁴ Husserl, *Prolégomènes*, p. 79.

³⁵ L'expression est due à Lipps et citée par Derrida dans *Le problème de la genèse*, p. 48.

tout savoir exact – dont la forme syllogistique constitue le modèle. La profonde aberration qu'entraîne, d'une part, la fondation du logique sur la collecte de données empiriques, et, d'autre part, le maintien du logique en dehors de son application effective dans l'expérience subjective, légitime donc la volonté de Husserl de revoir une problématique qui à ses yeux est d'un intérêt capital pour ce qui est de la compréhension et de la détermination de la tâche qui incombe à la philosophie.

La solution de Husserl à ce stade de sa pensée consiste moins à résoudre le paradoxe d'une objectivité « vécue » qu'à dissiper la confusion qui règne dans le débat entre psychologisme et logicisme. L'élimination de l'équivoque engendrée par ces deux doctrines épistémologiques passe d'une part par la réduction de la temporalité, et donc par la réduction de la genèse et de l'histoire empiriques comme fondements possibles de l'objectivité. Husserl cherche ainsi à neutraliser – et non à « abolir » – une genèse comprise de part et d'autre comme genèse psycho-physiologique et mondaine. Car c'est à partir de ce sens pour le moins homogène de la genèse que le psychologisme tente d'« expliquer » les opérations logiques et que le logicisme entend pour sa part récuser toute forme de génétisme épistémologique. Husserl, d'autre part, se propose d'écarter la polémique entourant la fondation de la logique en adoptant une « position moyenne »³⁶, autrement dit en dépassant le jeu réciproque d'une logique à la fois réductible et irréductible à des composantes psychologiques : les « conditions de possibilité d'une *connaissance théorique* en général », dit-il, « sont en partie *réelles*, en partie *idéales* »³⁷. Car si « les nombres, les sommes et les produits de nombres (et tout ce qui est du même genre) ne sont pas les *actes* qui se produisent ici ou là de manière contingente », si « le

³⁶ Husserl, *Prolégomènes*, p. 181.

³⁷ *Ibid.*, p. 261.

nombre cinq n'est pas ma numération du cinq », il faut néanmoins reconnaître que « toutes les formes d'opération arithmétique renvoient à certains actes psychiques d'opération arithmétique », et que « c'est seulement par une réflexion sur ces actes qu'on peut « établir » ce que sont le nombre, la somme, le produit, etc. »³⁸. Ce « dépassement » n'implique cependant pas un rejet pur et simple des postulats logicistes et empiristes, mais exige au contraire de tirer parti des prétentions qui, dans l'un ou l'autre cas, donnent lieu à des déterminations évidentes. Husserl, à l'encontre du psychologisme, préserve le caractère immuable des vérités logiques elles-mêmes. Mais il refuse, à l'encontre du logicisme cette fois, d'admettre l'altérité absolue de ces mêmes objectités logiques intuitionnées dans l'évidence. Dès lors, la question se pose de savoir comment cette « présence » intuitive de l'idéalité s'accorde avec son statut d'objet étranger à la temporalité des vécus subjectifs. En quoi la reconnaissance du caractère idéal des objets logico-mathématiques peut-elle nous être d'un quelconque secours pour ce qui est de l'élucidation de la relation qu'ils entretiennent avec la subjectivité connaissante ? Qu'en est-il de cette subjectivité dans laquelle se donnent des idéalités qui en sont distinctes ontologiquement ? Comment rendre compte au surplus d'une logique « en suspens entre subjectivité et objectivité »³⁹ ? Toute la difficulté du programme husserlien, comme le laissent clairement entendre ces questions, consiste à faire la jonction entre une phénoménalité idéale supra-temporelle et sa présence dans le flux des visées de la conscience.

Cette jonction de la vérité et de la temporalité des vécus va s'effectuer au niveau du sujet intentionnel. « L'élucidation d'une conscience originellement intentionnelle »,

³⁸ *Ibid.*, pp. 188-189.

³⁹ Schérer, p. 47.

comme l'énonce Derrida, « devrait permettre un dépassement radical du débat »⁴⁰. En prenant pour acquis qu'à la saisie d'un objet idéal doit correspondre une visée particulière, autrement dit que la connaissance idéale suppose un acte d'appréhension *sui generis*, il s'ensuit que la différenciation de l'idéal et du réel a pour effet d'orienter la recherche phénoménologique en direction du siège de toute conscience de l'idéal. Husserl, au terme d'un mouvement qui s'amorce dans les *Recherches* et se prolonge jusque dans les *Idées* (1913), finit donc par recentrer l'analyse de la sphère logique sur le sujet : les objets logico-mathématiques sont des invariants qui ne vivent qu'à travers et par la conscience. L'idéalité, à vrai dire, ne se donne pas à un sujet empirique, mais à un sujet intentionnel, transcendantal. Le déplacement de la logique pure à la conscience pure, le passage des contenus de connaissance *a priori* aux actes de connaissance intentionnels corrélatifs donne lieu au dévoilement de l'interdépendance absolue des champs transcendantal et phénoménal. L'intentionnalité, dès lors, n'est plus seulement un trait ou une propriété d'une conscience comprise psychologiquement, mais devient le principe essentiel et fondamental de toute conscience : tout objet est objet *de* la conscience, rien n'est « étranger » à la conscience en qui toute « extériorité » est « intériorisée ». En tout état de cause, la subjectivité, pour qui une connaissance idéale est non seulement possible, mais aussi saisissable de manière évidente, doit, par voie de conséquence, être elle aussi idéale et posséder le statut non pas de « chose » idéale mais de pôle identique au sein de la multiplicité des « contenus » ou vécus de conscience. Sur ce point, Bruce Bégout constate qu'

« il y a donc dans les *Prolégomènes* un moment essentiel qui se joue pour l'avenir de la phénoménologie, celui où

⁴⁰ Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 53.

s'opère pour la première fois une réverbération logique du champ des objets formels aux vécus de conscience. Par là nous voulons dire que l'idéalité pure des objets logiques, par un effet de *feed-back*, transmet une part de son universalité aux vécus qui la pensent. À la mesure d'une logique pure, Husserl pose ainsi une subjectivité pure, possédant une structure d'essence non moins *a priori* que celle des objets formels »⁴¹.

La reconnaissance de l'idéalité du logique ouvre ainsi la phénoménologie à l'idéalité concomitante des actes qui en assurent l'actualisation : « [...] l'eidétique objective rend possible le dévoilement progressif de l'eidétique subjective [...] »⁴². La purification de l'objet logico-mathématique de toute temporalité se traduit en fin de compte par la purification de la subjectivité de toute composante psychologique et temporelle.

Mais si Husserl a mis en lumière l'intrication essentielle des objets idéaux et de leur corrélat intentionnel, reste que cette description ne fait guère plus qu'apposer un trait d'union symbolique entre deux pôles « statiques », qu'elle n'a qu'une valeur *dérivée* et *formelle* et qu'elle s'apparente en cela à une répétition du schématisme de l'*adaequatio rei ac intellectus*. La corrélation noético-noématique, en effet, décrit un rapport synchronique – et donc statique – du sujet à l'objet. Husserl, en ce sens, ne s'en tient qu'à la *forme* de l'acte de la connaissance et s'abstient ainsi de thématiser l'acte *lui-même*, maintenu « en dehors » de son mouvement effectif par la réduction. La détermination de l'essence de l'objectivité et de la subjectivité et la mise entre parenthèses de la temporalité, accomplies durant la période qui débute avec les *Recherches* de 1900-1901 et s'arrête en 1919-1920 avec la rédaction des fragments qui composeront *Expérience et*

⁴¹ BÉGOUT, B., « La réverbération logique: La phénoménologie des Prolégomènes à la logique pure de Husserl », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 99, no. 4, novembre 2001, pp. 569-570.

⁴² *Ibid.*, pp. 571-572.

jugement, aboutissent en définitive à un sujet idéal privé de sa mobilité intrinsèque. Le sujet de l'idéalisme absolu des *Idées* constitue essentiellement une donnée logique, formelle et statique, et non un authentique sujet qui « manipule » des vérités de manière concrète. Il en est de même de la temporalité, neutralisée et réduite à l'état de structure noématique et d'essence inerte : on ne s'est donc pas encore risqué à élucider la dynamique de l'objectif et du subjectif. C'est d'ailleurs ce qui autorise Derrida à affirmer ce qui suit : « Conduit ainsi à transformer la temporalité en un « eidos » intemporel, on devait du même coup revenir à la temporalité effective du sujet pur »⁴³. L'idéalisme qui se fait jour dans les *Idées* engendre en outre un « dédoublement » de la subjectivité scindée en un sujet empirique et un sujet logique qui s'excluent mutuellement, de telle sorte qu'on s'explique mal comment il est possible pour ces deux sujets radicalement distincts de coexister simultanément. Les descriptions et les analyses statiques, nécessaires afin d'enrayer la confusion qu'engendraient les thèses logiciste et psychologue et d'assurer l'idéalité du logique et l'intentionnalité de la conscience⁴⁴, s'avèrent de ce fait insuffisantes et incomplètes : elles accèdent bel et bien à l'essence invariante des objets logico-mathématiques, de même qu'à celle de la subjectivité intentionnelle, mais forment néanmoins une totalité close, aveugle au rapport *vivant* de la subjectivité à l'idéalité intemporelle⁴⁵.

⁴³ Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 172.

⁴⁴ C'est ainsi que René Schérer explique la mise en œuvre pour le moins tardive de la phénoménologie génétique : « De fait, les analyses de ceux-ci [les *Prolégomènes*] ne s'engagent pas au-delà d'une mise en évidence des résultats idéaux de la connaissance. [...] à plus forte raison, l'idée d'une « critique transcendantale », « critique des sources originelles constitutives » fondée sur l'activité d'une subjectivité constituante, leur est-elle étrangère [...] dans la mesure où cette dernière critique exige l'acquisition d'un concept de la subjectivité libéré de toute implication psychologique » (Schérer, p. 46).

⁴⁵ Husserl, dès les *Prolégomènes à la logique pure*, alors qu'il s'affaire à identifier les attributs essentiels de l'objet idéal, est tout à fait conscient que rien n'a été dit sur les conditions en vertu desquelles celui-ci « rencontre » son corrélat subjectif et qu'il devra tôt ou tard se pencher sur la corrélation et la connexion dynamiques de l'objet idéal et de la subjectivité : « Mais, établir une distinction importante pour la théorie

La nécessité de décrire une subjectivité active et non formelle et d'atteindre, pour reprendre les mots de Derrida, le temps « pré-noético-noématique »⁴⁶, implique de passer de la sphère noétique constituée à la sphère noétique constituante. Il faut donc, comme Natorp le suggérera à Husserl, « introduire le mouvement »⁴⁷ dans la phénoménologie et ainsi se déprendre du flux temporel formel. Un autre revirement s'impose qui entraîne un retour de la genèse, neutralisée depuis les *Recherches*. Il ne s'agit plus, comme Husserl l'affirmera dans la *Krisis*, « d'assurer l'objectivité, mais de la comprendre »⁴⁸, ce qui en d'autres termes signifie que le passage d'une ontologie *statique* à une ontologie *dynamique* de l'objectivité est désormais inéluctable. C'est ainsi que Husserl se voit forcé d'« abandonner » le sujet pur de la « réverbération logique » et de mettre en œuvre une phénoménologie conforme à la « mobilité » de la subjectivité concrète. Il est acquis dès ce moment que la phénoménologie ne peut véritablement s'accomplir que sous la forme d'une génétique transcendantale. La genèse, cependant, n'est pas encore pensée en termes d'histoire. Celle-ci demeure aux yeux de Husserl entachée d'une connotation mondaine, et c'est pourquoi elle reste neutralisée.

Or, voilà que le retour au mouvement constitutif ultime de l'idéalité apporte avec lui son lot de problèmes. Husserl, en redonnant droit de cité à une ontologie de la connaissance apodictique énoncée en des termes *génétiques*, doit en effet faire face à deux difficultés de taille. La première de ces difficultés vient de ce que les analyses

de la connaissance ne signifie pas encore qu'on ait convenablement saisi son essence dans la théorie de la connaissance. Il est nécessaire d'accéder à la claire compréhension de ce qu'est l'idéal en soi par rapport au réel, de la manière dont l'idéal se rapporte au réel, comment il peut l'habiter et arriver ainsi à la connaissance » (Husserl, *Prolégomènes*, p. 208).

⁴⁶ Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 171.

⁴⁷ Cité dans Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 178.

⁴⁸ Husserl, *Krisis*, p. 215.

descriptives de l'activité constituante de la subjectivité finissent inmanquablement par se buter à un noyau de passivité « antérieur » à toute constitution transcendantale. Derrida a bien mis en évidence cette irréductibilité de la synthèse passive qui relègue au second plan toute la sphère de la genèse active :

« La genèse de l'apodicticité à partir de l'évidence antéprédicative apparaît bien souvent dans *Expérience et jugement* comme une genèse qui ne produit que ce qui est déjà là, qui fait « apparaître » ce qui est dans l'objet, c'est-à-dire une genèse qui suppose elle-même l'évidence et pourrait sans difficulté être assimilée à une simple genèse empirique. Le prédicat étant purement et simplement déterminé par l'être antéprédicatif qui le fonde, il n'est pas constitué originairement par une activité transcendantale »⁴⁹.

Ce résidu de passivité, qui semble ainsi résister à la réduction et précéder l'activité égologique, vient donc mettre à mal le primat de l'intentionnalité qui, jusqu'ici, supportait tout le poids de l'édifice phénoménologique. Husserl, au § 38 des *Méditations cartésiennes*, y va d'ailleurs de cette affirmation qui confirme ce qui précède : « En tout cas, toute la construction de l'activité présuppose nécessairement, comme son niveau le plus bas, une passivité prédonnée, et, en l'examinant, nous tombons sur la constitution par la genèse passive »⁵⁰. Les analyses « dynamiques » ne nous dévoilent au fond que des objectités idéales pré-constituées, et c'est toute la dimension de leur source constituante, pourtant réputée primordiale, qui se voit ainsi oblitérée. Il faut dès lors se demander s'il est encore légitime dans ce contexte de parler d'« activité » transcendantale, alors que tout sens ne serait pour ainsi dire qu'« en attente » d'une révélation par un sujet : en quoi

⁴⁹ Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 186.

⁵⁰ HUSSERL, E., *Méditations cartésiennes*, trad. fr. Marc de Launay, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1994, p. 126.

cette activité peut-elle être « réellement » constitutive si elle ne fait que révéler un sens *déjà là*, pré-donné ? Et si l'on prend pour acquis que le sens passivement reçu est un sens indéterminé que l'ego transcendantal viendrait en quelque sorte arrêter, comment alors faire des actes subjectifs une source absolue d'objectivités absolues ?

Mais il n'y a pas que la genèse passive qui s'érige en obstacle à la génétique transcendantale. Car celle-ci demeure essentiellement une génétique « intra-subjective », logée dans un égo monadique qui détient le monopole de la constitution du sens. Cette « exclusivité » constitutive de l'activité intentionnelle personnelle finit en bout de ligne par plonger la phénoménologie transcendantale dans le solipsisme, qui forme ici une seconde difficulté dont il faudra s'extirper : l'objectivité ne peut pas être du seul ressort de l'« immanence primordiale totale », ni de la « subjectivité individuelle » ou du « flux primordial de conscience »⁵¹. La génétique transcendantale, en d'autres termes, maintient un idéalisme intégral qui « enferme » le sens dans une monade incapable de fonder à elle seule l'universalité de l'objectivité. Le dévoilement de l'ego transcendantal, comme source constitutive de toute objectivité, entraîne donc avec lui le problème du « passage » de l'ego à l'alter-ego : « Mais tout se complique dès que nous prenons garde que la subjectivité n'est ce qu'elle est : un ego constitutivement fonctionnant, que dans l'intersubjectivité »⁵². La dynamique constitutive de l'objectivité idéale, si elle ne peut plus strictement obéir à l'interaction étroite du sujet individuel et de l'objet, devra par conséquent reposer sur une relation de sujet à sujet, c'est-à-dire sur une *intersubjectivité transcendantale*. De l'appréhension des essences dans la subjectivité, il est désormais nécessaire de passer à l'appréhension des essences dans *les* subjectivités et de déployer

⁵¹ *Ibid.*, p. 111.

⁵² Husserl, *Krisis*, p. 196.

une genèse de la connaissance apodictique qui dépasse les limites de l'ego individuel et de la sphère transcendantale privée.

Un nouveau revirement s'impose qui, dans un premier temps, déjouera le piège d'une objectivité toujours déjà constituée et d'un mouvement intentionnel qui se déroule sur un fond de passivité, et, dans un deuxième temps, repoussera la « menace » solipsiste en élargissant l'activité égologique pour y inclure l'expérience intersubjective comme source absolue de toute signification objective. Bref, il s'agira de désamorcer la tension entre passivité et activité, de même que celle qui prévaut entre subjectivité et intersubjectivité. Ce rôle unificateur sera assigné au début des années 1930 à la génétique historico-téléologique. Contentons-nous de dire pour l'instant que cette ultime extension du domaine phénoménologique compromettra à son tour la pureté et l'intention fondamentales de la phénoménologie transcendantale, obligée bien malgré elle de renouer avec la métaphysique de l'altérité de la rationalité idéale.

CHAPITRE II

L'origine de la géométrie ou la genèse de l'objectivité dans la spatio-temporalité linguistique

Le refus catégorique d'engager la phénoménologie dans la voie d'un génétisme de type empirique, nous l'avons vu, va de pair avec la méfiance que Husserl affiche vis-à-vis de toute factualité à partir des *Recherches* : la philosophie, en tant qu'elle se rapporte à des vérités absolues et universelles, ne peut pas s'en remettre à des contingences afin de rendre compte des fondements des unités de sens supra-temporelles et objectives de la logique. Husserl se donne alors pour principale tâche d'isoler des « objets » dont le mode d'existence n'est pas celui de la succession d'« états » – des « invariants ». Mais, malgré cela, on note, dans les *Recherches* elles-mêmes, des indices qui laissent clairement entendre que la phénoménologie finirait tôt ou tard par se pencher sur la problématique de la corrélation, que l'articulation de celle-ci exigerait une théorie de la constitution transcendantale qui à son tour ferait appel à une analyse descriptive de ses propres normes constitutives. Husserl y évoque déjà, en marge de l'eidétique des vérités pures et de leurs modes d'appréhension, la possibilité de mettre au jour les composantes structurelles des prestations idéalisantes originaires⁵³.

L'élucidation phénoménologique, par contre, ne vise pas alors à dévoiler les *a priori* formels d'une praxis « culturelle » à l'origine du sens des objectivités idéales. L'hypothèse d'une « première apparition », d'un « commencement dans le temps »

⁵³ « Comment sommes-nous donc arrivés à dépasser l'intuition individuelle, et, au lieu du phénomène singulier, à viser quelque chose d'autre, un général qui se singularise en elle, et qui, pourtant, n'est pas réellement contenu en elle ? Et comment sont nées toutes les formes qui confèrent au général un rapport à l'objet variable, et constituent les différences des différentes espèces logiques de représentations ? » (Husserl, *Recherches logiques*, T. 2, première partie, p. 226).

s'avère incompatible avec l'essence intemporelle des objets idéaux. La critique de la certitude apodictique demeure à ce stade fermement attachée au principe de la neutralisation de toute « productivité » des essences logée dans le devenir. Il en sera de même lorsque Husserl inaugurera l'idéalisme transcendantal et la phase « génétique » de sa philosophie : la primauté de l'ego transcendantal fermera de nouveau la porte à toute analyse constitutive fondée sur une histoire jugée irréductible aux intuitions eidétiques de la phénoménologie⁵⁴. La genèse décrite dans les analyses qui précèdent celles de la dernière période demeure une prérogative exclusive à l'ego monadique. La phénoménologie husserlienne, en dépit de sa volonté affichée d'accéder au moment originaire de la genèse, ne fera alors qu'étendre son rayon d'action à l'intérieur même de la sphère de la phénoménalité constituée, évitant ainsi de fouler le périlleux terrain des sources constituantes de l'apriorité.

C'est par la « conscience de crise »⁵⁵, pour reprendre l'expression de Ricoeur, que l'histoire fait irruption dans la phénoménologie. La discursivité scientifique, comme Husserl le constate dans la *Krisis* (1936), est une activité qui opère dans la naïveté, dans la mesure où ses propres sources constitutives ne sont jamais portées à l'évidence. Car bien que le sens des objectivités idéales soit par essence absolument clair et entièrement accessible, il n'en demeure pas moins que les conditions de leur instauration originaire ne sont jamais elles-mêmes visées dans le cadre de nos démarches théoriques⁵⁶. Nous

⁵⁴ Ainsi, comme l'indique Ricoeur, « la phénoménologie transcendantale qui s'exprime dans les *Ideen*, dans *Formale und transzendente Logik*, dans les *Méditations cartésiennes*, n'annule aucunement, mais intègre d'une manière spéciale le souci logique qui commandait les *Logische Untersuchungen* » (Ricoeur, p. 282).

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 288-289.

⁵⁶ Husserl s'en prend ici ouvertement au « plat positivisme » qui « s'épargne les abîmes philosophiques ou bien les masque superficiellement, se satisfaisant des résultats des sciences positives [...] » (Husserl, *Krisis*, p. 102). Il souligne en outre ce qui suit : « Aux prédictions et aux vérités qui sont antérieures à la science et à la « logique » qui norme intrinsèquement cette sphère des relativités, à la possibilité aussi pour ce

« manipulons » certes des concepts dans l'évidence, mais celle-ci repose sur des présuppositions qui échappent aux déterminations de la science. Le sens de l'« objectivité scientifique », nous dit Husserl, « est devenu pour nous si évident que nous avons déjà de la peine à nous rendre clairement compte que nous avons affaire ici à un produit du développement, qu'il faut interroger sur les motifs de son origine et sur son évidence originelle »⁵⁷. La mathématique et la logique, bien qu'elles nous livrent des *évidences* absolues, ne sont toutefois pas des *fondements* absolus. D'où la crise du sens, qui est avant tout une *perte* du sens originaire des vérités de la science évacué par la pratique scientifique. Il s'agira alors de se frayer un chemin *en amont* de l'objet idéal constitué, de se détourner de l'objet idéal donné dans toute sa densité phénoménale et de saisir dans une intuition spécifique une origine de l'objectivité comprise comme émergence d'une qualité nouvelle. Délaissant la genèse *intuitive* de l'universel, Husserl entend désormais déterminer les conditions qui régissent sa genèse *historique*. La caractérisation des modes de saisie d'une idéalité *déjà* constituée et « disponible » cède donc la place aux conditions de son « effectuation » comme « présence perdurante »⁵⁸ et « être-à-perpétuité »⁵⁹.

Bien qu'elle soit annoncée et légitimée dans la *Krisis*, c'est dans *L'origine de la géométrie*, dont la rédaction date elle aussi de 1936, que cette nouvelle thématique est concrètement mise en œuvre. Le choix de la géométrie présente ici un double intérêt : paradigme d'une discipline née du « passage » du « monde de la vie pré-scientifique » à

logique-là, qui s'adapte au monde de la vie de façon purement descriptive, d'interroger le système des principes qui le norment *a priori*, on ne pense jamais » (*ibid.*, p. 153).

⁵⁷ *Ibid.*, p. 395.

⁵⁸ Husserl, *L'origine*, p. 185.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 186.

l'exactitude théorique, elle constitue par ailleurs une illustration éloquente du glissement de la Raison « contemplative » à la Raison « technique » et « pratique ». C'est ainsi que Husserl, dans *L'origine*, va autant s'employer à décrire l'origine phénoménologique de la légalité géométrique qu'à décrire l'origine de l'oubli du sens authentique des prestations théoriques en général. L'objet géométrique, initialement dépouillé de toute enveloppe temporelle, sera cette fois-ci considéré en tenant compte de son « historicité » intrinsèque. Il ne s'agira plus seulement de réduire la facticité empirique et l'attitude naturelle, mais aussi et surtout de réduire l'attitude théorétique et objectivante – jugée tout aussi naïve que la première –, de même que les propositions et théories dont elle est le vecteur. La mise entre parenthèses de ces deux attitudes devra alors nous permettre d'accéder à l'originarité de toute production signifiante.

L'introduction du thème de l'histoire dans la phénoménologie, bien qu'elle soit motivée ici par un jugement de crise de la rationalité scientifique qui appelle à un retour au dessein dont elle est dépositaire, soulève toutefois un certain nombre de questions. N'est-il pas paradoxal de parler de la genèse *historique* d'objets dont nous avons démontré hors de tout doute le caractère intemporel ? Si Husserl se propose maintenant d'interroger l'idéalité sous l'angle de son historicité, doit-on en conclure qu'il entend gommer le point de vue épistémologique défendu depuis les *Recherches* ? Comment s'autoriser d'une « génétique » des essences pour tenter de saisir en son essor cela même qui se maintient hors du temps ? D'emblée, Husserl nous prévient qu'il n'entend pas procéder à une « archéologie factuelle » des concepts géométriques⁶⁰. Il ne s'agit pas de

⁶⁰ Husserl, au fur et à mesure qu'il progressera dans la mise en œuvre de son entreprise phénoménologique, n'aura d'ailleurs de cesse d'inviter ses lecteurs à faire preuve de prudence herméneutique quant à la teneur de ses recherches.

retrouver des faits, mais de réactiver des *intentions*. Il ne s'agit pas non plus de « revenir » de l'idée au fait, mais de voir comment l'idée se substitue au fait. Il nous incombe, comme le formule Merleau-Ponty, de « refaire le chemin qui a conduit du monde naturel à cette superstructure »⁶¹ qu'est la science objective. L'« histoire » n'est donc pas ici la succession de singularités réelles⁶². C'est une histoire comprise comme condition de possibilité du sens, comme mouvement et soubassement dynamique de la pensée objective, une « histoire sans dates »⁶³, qu'il faut maintenant décrire. Le fait que toute objectivité idéale émerge dans la temporalité historique ne signifie pas qu'il faille en « faire » l'histoire afin de réactiver son sens original, qu'il faille retracer les moments et les coordonnées géographiques concrets de son institution effective, mais plutôt qu'il est nécessaire de voir comment une certaine médiation historique vient créer une donnée invariante et universelle. Il faudra ici rechercher les conditions qui font de l'objet idéal une « concrétion » constituée dynamiquement et qui, parce qu'elle n'affleure qu'au terme d'un « déplacement », d'une « transgression », *devient* objective.

C'est donc par une modification radicale du sens de l'histoire⁶⁴, rendue possible par la mise entre parenthèses de son sens factice, que Husserl entend soumettre l'objet

⁶¹ MERLEAU-PONTY, M., *Notes de cours sur L'origine de la géométrie de Husserl; suivi de Recherches sur la phénoménologie de Merleau-Ponty*, Paris, PUF, Coll. « Épiméthée », 1998, p. 34.

⁶² C'est d'ailleurs parce que l'analyse husserlienne rejette un mode d'enquête factio-historique qui n'aurait pour but que de rechercher un quelconque « Thalès imaginaire » (Husserl, *L'origine*, p. 200) qu'elle échappe au gouffre de la superposition infinie des fondations, qu'elle évite tout « *regressus ad infinitum* ». Une telle superposition ne s'érigerait en obstacle que dans l'éventualité où nous nous mettrions en quête de fondations, c'est-à-dire d'une origine empirique et non idéale (phénoménologique). D'une part, ce mode d'enquête semble au départ voué à l'échec, compte tenu de l'inégalité des témoignages relatifs aux « découvertes » des vérités géométriques. D'autre part, force est de reconnaître qu'une recherche de l'origine causale et factice ne connaîtrait en effet pas de limites. Il en est autrement du moment que l'enquête empirique est abandonnée au profit de l'apriorité, du moment que l'on « s'attache ici au sens, non au fait historique » (Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 138).

⁶³ Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine*, p. 35.

⁶⁴ Husserl signale que « [...] nos recherches sont précisément historiques en un sens insolite, c'est-à-dire selon une direction thématique qui ouvre des problèmes de fond totalement étrangers à l'histoire (Histoire) habituelle [...] » (Husserl, *L'origine*, p. 174).

idéal à une analyse génétique. La genèse peut en effet s'entendre de deux façons : l'une idéale (fondements), l'autre empirique (fondations). Si la toute première apparition d'un objet idéal est *autant* une vérité de fait qu'une nécessité d'essence, Husserl soutient que la constatation d'un commencement factuel, compris comme moment numériquement premier d'une chaîne causale d'opérations intellectuelles, n'est pas apte à rendre compte du sens originaire d'une formation idéale que seul un « questionnement régressif » (*Rückfrage*) sur les *motivations* des géomètres fondateurs peut rendre intelligible. Rien ne sert en effet de revenir à une géométrie « primordiale » historiquement datable : des faits, aussi nombreux soient-ils, ne suffiront jamais à fonder une objectivité idéale ni même à rendre évidentes les conditions de possibilité – elles-mêmes idéales – de sa constitution originale. Dans cet ordre d'idées, les « fondements originaires » dévoilés par l'approche psychologue ne sont pas des nécessités originaires, mais de simples *événements*. La thématization de l'histoire doit, non pas faire basculer la phénoménologie du côté d'une généalogie historique qui revendiquerait l'origine mondaine, factuelle et « datable » de l'objet idéal, mais au contraire permettre de neutraliser une fois de plus la temporalité – comprise comme discontinuité de moments singuliers – et de dégager une *essence* de l'histoire, son « apriori structurel »⁶⁵ : l'*historicité*, c'est-à-dire l'histoire *en tant qu'*histoire et non l'histoire factuelle *elle-même*. On conçoit alors que le sens originaire de tout contenu de signification ne peut être dévoilé que par une *réflexion* gouvernée par la réduction de tout fait qui témoignerait des premières traces d'une activité de pensée abstraite et idéale.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 203.

Si une attention à l'avènement historique du catégoriel s'était déjà manifestée chez Kant, une différence essentielle sépare toutefois les « programmes » kantien et husserlien. Alors qu'il n'y a pas pour Kant de différence principielle entre l'appréhension initiale d'une vérité géométrique et ses appréhensions subséquentes, Husserl cherche au contraire à *isoler* le surgissement de l'objectivité apriorique dans ce qu'il a de particulier par rapport aux opérations qui en assurent la réitération intuitive : la formulation originale de l'idéalité géométrique repose sur un acte de création *sui generis* qui ne peut être assimilé à une « révélation » contingente ou à l'aperception pure et simple de son contenu. Le nivellement kantien de l'expérience constituante et de l'expérience constituée masque donc la singularité profonde du geste novateur du « proto-géomètre ». Et c'est pour cette raison que Kant reste en quelque sorte fidèle au platonisme conventionnel en exhibant une idéalité toujours constituée, et jamais en train d'être produite. Pourtant, l'idéalité, remarque Husserl, peut être réduite à son « essence-de-première-fois »⁶⁶. Il n'est en effet pas concevable qu'un objet idéal n'ait pas été intuitionné une *première fois*, quelles qu'aient été les circonstances réelles de cette idéation liminaire. Ce constat, en apparence banal, Husserl le récupère afin d'attirer l'attention sur ce que cette irruption de l'idéalité a de singulier : il s'agit moins de viser l'origine du sens que de viser le sens de l'origine.

Mais comment comprendre le « glissement » des idéalités géométriques de la latence à la présence, de la vacuité à la plénitude phénoménale ? Quelles sont les conditions – les nécessités d'essence – qui, abstraction faite des circonstances réelles de leur institution réelle, déterminent le « surgissement » de toute objectivité idéale ?

⁶⁶ *Ibid.*, p. 32.

Comment envisager et comprendre l'éclosion de données se présentant de manière identique au travers de la multitude de leurs appréhensions intuitives ? Il faut, avant même de répondre à ces questions, préciser que s'il est nécessaire ici de se détourner de la géométrie « toute prête », de la géométrie telle qu'elle se présente à nous sous sa forme « achevée » et « actuelle », c'est néanmoins à partir de cette dernière que notre enquête devra débiter. La recherche de l'origine n'est pas une reconstitution qui va d'un « moment » antérieur à un « moment » ultérieur, ni une progression, mais une *régression* qui doit s'amorcer à partir de l'objet ou du domaine idéal constitué : « La compréhension des commencements ne peut être obtenue pleinement qu'à partir de la science donnée dans la forme qu'elle a aujourd'hui, et par un regard en arrière sur son développement »⁶⁷. Dans ce contexte, saisir le sens originaire des objets idéaux comme « formations » revient à retirer les couches de sens qui recouvrent leur « noyau » originel, à dégager la gangue qui enserre l'acte vécu de leur production. Ce qui est « sédimenté » n'est pas directement visible, mais reste néanmoins accessible au regard qui doit alors parcourir des « strates » de sens en vue d'atteindre le sens d'origine, enfoui.

La réduction phénoménologique de la géométrie, la mise entre parenthèses de son caractère familier de science des formes et de la spatialité, nous la fait voir comme un héritage, une *tradition*. La géométrie ne se réduit alors plus à un domaine d'essences constituées, mais se change en une totalité ouverte de prestations sédimentées issues d'une prestation originaire. L'objet géométrique suppose une activité, recèle la trace d'un « former » humain absent de l'objet « naturel ». La « prestation humaine » dont il s'agit ici n'est toutefois pas celle qui crée provisoirement un objet en fonction d'un but pratique

⁶⁷ Husserl, *Krisis*, pp. 67-68.

spécifique et qui s'évanouit une fois accomplie. Ces formations, nous dit Husserl, sont là sur le mode « subjectif-relatif », tout comme « les pierres, les animaux, les plantes »⁶⁸. Or, l'être géométrique témoigne quant à lui d'une intention de vérité, d'une volonté d'engendrer un vécu identique et réitérable infiniment. On mesure ici toute l'importance de l'interdépendance entre origine et *telos* : l'institution originaire est autant *origine* que *pôle*. La genèse de l'objectivité, assimilée dans les écrits antérieurs à la phase historique à la genèse intuitive d'un sens éternel et immuable, n'est jamais envisagée dans sa dimension téléologique, c'est-à-dire comme synonyme d'un *telos* créateur⁶⁹. Cette genèse devient donc phénoménologiquement intelligible du moment qu'elle se rapporte à un projet fondateur : « [...] le sens authentique de la méthode, des formules, des théories »⁷⁰, est aussi bien le *telos* dont elles sont le prolongement.

La genèse, comprise comme *telos*, est « cause permanente » de l'objet idéal constitué. Comme telle, elle n'est pas « cause » de l'objet idéal au sens où un fait empirique détermine un fait qui lui est postérieur. Le rapport de dépendance de la production idéale à son origine génétique-intentionnelle n'est en effet pas le même que celui qui relie un fait à sa cause. L'origine envisagée ici n'est pas une origine temporellement singulière, close et stationnaire, mais une origine graduelle, distendue et ouverte. La tradition, comme le souligne Merleau-Ponty, « est oubli des origines comme origines empiriques pour être origine éternelle »⁷¹. Le fait que la géométrie ait été « inventée » par tel ou tel géomètre et à tel ou tel moment de l'histoire, nous l'avons

⁶⁸ *Ibid.*, p. 157.

⁶⁹ Derrida exprime de la façon suivante cette dépendance de l'objet constitué à l'égard de la finalité de son acte fondateur : « Le sens originaire de tout acte intentionnel n'est que son sens final, c'est-à-dire la constitution d'un objet (au sens le plus large de ces mots). C'est pourquoi seule une téléologie peut s'ouvrir un passage vers les commencements » (Derrida, *Introduction à L'origine*, pp. 54-55).

⁷⁰ Husserl, *Krisis*, p. 60.

⁷¹ Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine*, p. 33.

mentionné, n'a aucune incidence sur son contenu propre. À vrai dire, la géométrie constituée se voit dissociée de son inventeur et du moment où survient son institution effective. L'origine de la géométrie envisagée ici est sa possibilité *en tant que formation et phénomène historiques*, c'est-à-dire en tant qu'elle « habite » l'histoire. Et la traditionalité est la *forme* sous laquelle l'objectivité idéale se meut d'un temps et d'un groupe humain à l'autre. La tradition est « historique » dans la mesure où la réactivation du sens dont elle est porteuse a toujours lieu dans un présent nouveau. L'histoire n'est plus alors définie comme changement ou succession, mais bien comme continuité, uniformité. L'histoire, c'est le temps *fait* par l'homme, le temps « homogénéisé », l'unité et l'intemporalité *à l'intérieur de* la temporalité et de la multiplicité.

Mais si nous avons vu que la traditionalité est le mode selon lequel toute idéalité « voyage » dans le temps et que toute tradition a sa source dans une prestation humaine, nous n'avons cependant pas rendu compte de l'« opération radicalement instauratrice »⁷² d'où l'objet idéal tire son sens et sa stabilité. Car si l'objet idéal dérive d'un projet, comment comprendre que ce dernier se propage en dehors de l'« espace de conscience »⁷³ de son instigateur et se perpétue au-delà de son énonciation primitive ? Comment survient le premier « transfert de sens » sur lequel tous les transferts ultérieurs vont se modeler et répéter ? La « conversion » du *telos* fondateur en une tradition, en une « chaîne de sens », déclare Husserl, s'effectue par le biais du langage, de son « incarnation linguistique »⁷⁴. Mais n'est-il pas à ce moment paradoxal de faire de la matérialité des symboles et de la concrétude des échanges verbaux la condition

⁷² Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 144.

⁷³ Husserl, *L'origine*, p. 181.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 181.

essentielle et indispensable de l'être idéal ? Husserl, tel que l'affirme Derrida, « ne revient-il pas ainsi au langage, à la culture et à l'histoire qu'il a réduits pour faire émerger la possibilité pure de la vérité ? n' « enchaîne »-t-il pas à nouveau pour l'induire en histoire ce dont il avait décrit la « liberté » absolue ? »⁷⁵.

Le retour à la facticité, qu'on pourrait ici reprocher à Husserl, n'est toutefois qu'apparent : « Au lieu de l'enchaîner, l'incarnation historique délivre le transcendantal »⁷⁶, comme l'écrit Derrida. Car c'est en effet l'expression linguistique qui, de toute évidence, assure la « diffusion » de la formation de sens qui jaillit dans « la sphère personnelle de la conscience »⁷⁷, la rend « visible » et accessible intersubjectivement. L'objet idéal, l'objectif, présuppose la possibilité du dire, qui à son tour présuppose, non pas *un* être parlant, mais une *communauté* de locuteurs⁷⁸. La formulation linguistique vient pour ainsi dire « déposséder » le sujet singulier d'une formation de sens qui, en se métamorphosant en une possession collective, devient idéale. Le langage, à cet égard, est le gardien de l'objectivité, et, comme gardien, il est le médium qui permet d'y avoir accès et de la réactiver *telle quelle*. Il est la possibilité toujours renouvelée et renouvelable d'expression de la vérité, le *révélateur* qui actualise la figure latente de l'idéalité. Husserl, d'un même geste, se tourne vers le langage qu'il réduit et dépouille de sa plénitude concrète. Celui-ci en ressort, non plus comme une suite d'énonciations réelles, mais comme condition idéale d'une donnée idéale : le langage,

⁷⁵ Derrida, *Introduction à L'origine*, pp. 69-70.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 71.

⁷⁷ Husserl, *L'origine*, p. 179.

⁷⁸ C'est d'ailleurs ce que laisse entendre Hannah Arendt lorsqu'elle énonce : « Il peut y avoir des vérités ineffables et elles peuvent être précieuses à l'homme au singulier [...]. Les hommes au pluriel, c'est-à-dire les hommes en tant qu'ils vivent et se meuvent en agissant en ce monde, n'ont l'expérience de l'intelligible que parce qu'ils parlent, se comprennent les uns les autres, se comprennent eux-mêmes » (ARENDR, H., *Condition de l'homme moderne*, Paris, Pocket, Coll. « Agora », 1983, p. 37).

avant même d'être un dispositif phonétique et graphique, avant même d'être une donnée factice et perçue, est une condition essentielle de l'émergence de la phénoménalité idéale. L'essence du langage, compte tenu de ce qui précède, est donc *double* : il est *à la fois* phénomène mondain et possibilité absolue de toute objectivité idéale, incorporation et incorporabilité.

Mais si c'est par l'entremise de son énonciation linguistique que l'objet idéal « se répand » intersubjectivement, on se demandera alors comment celui-ci devient disponible pour ainsi dire virtuellement, « omni-temporellement » et, comme le formule Merleau-Ponty, « hors de toute conversation, et même si les interlocuteurs sont morts, et *même s'il n'a pas encore été vécu en évidence par personne* »⁷⁹. C'est ici que Husserl relève la « fonction décisive de l'expression linguistique écrite »⁸⁰. L'idéalité est alors ramenée à une temporalité fugitive dont elle ne se détache que par la médiation du langage écrit. L'écrit est le « lieu » où se *dépose* la « formation de sens » intra-subjective. C'est donc par la consignation symbolique que le sens, jusqu'alors « confiné » dans la subjectivité, devient idéal, intemporel. À cet effet, Piché souligne que « [...] le langage, quand il devient trace écrite, introduit la possibilité de franchir des époques historiques entières, c'est-à-dire la possibilité concrète pour les objets géométriques de s'affirmer comme des objets idéaux, supra-temporels »⁸¹. Il faut cependant se garder ici d'interpréter cette condition comme une nécessité imposée à une formation de sens en soi *déjà* idéale. Il est faux en effet de penser que l'idéalité préexiste à l'inscription qui en fait une donnée universelle. L'idéalité ne se constitue *qu'une fois cristallisée en langage*, qu'une fois

⁷⁹ Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine*, p. 28.

⁸⁰ Husserl, *L'origine*, p. 186.

⁸¹ PICHÉ, C., « Le concept de philosophie de Husserl », *Dialogue*, vol. 21, no. 3, 1982, p. 516.

qu'elle se « soumet » à ce qu'elle n'est pas, qu'elle se rend visible en se diffusant, qu'elle passe de l'être à l'être pur par le truchement de son « enregistrement » écrit. C'est d'ailleurs pour cette raison que la recherche de l'origine, tel que nous l'avons indiqué plus haut, ne peut s'effectuer qu'à rebours, que par une « question-en-retour ». La « temporalisation-spatialisation »⁸² dans la notation écrite est la transaction à laquelle toute formation de sens doit consentir afin d'accéder à l'identité et à la transparence idéales. L'avènement de l'objet idéal, autrement dit, n'est possible qu'à condition qu'il soit « temporalisé-spatialisé » en langage, qu'à condition que son infinitude « asensible » – latente – soit transgressée dans la finitude sensible de l'écriture. L'objet idéal, pourrait-on dire, dépend d'une « symbolique », non quant à sa *validité* ou son *essence*, mais quant à son *institution*, et, éventuellement, quant à sa *connaissance intuitive-catégoriale*, qui toutes deux nécessitent l'« intervention » de signes graphiques.

Ceci étant dit, en quoi la temporalisation-spatialisation écrite est-elle essentielle à l'avènement de toute signification idéale ? Husserl précise à cet égard que ce n'est qu'en tant qu'il y a transmission du sens d'un sujet à un autre *et* qu'en tant que cette transmission s'accomplit dans l'écrit qu'il devient possible *pour tout sujet et en tout temps* d'y revenir et de le ré-actualiser identiquement. C'est donc de cette réitérabilité universelle, rendue possible grâce à la notation écrite⁸³ qui libère la formation de sens « enchaînée » à la conscience individuelle et à l'ici-maintenant, que l'objectivité idéale tire son sens même. Ainsi, comme le note Merleau-Ponty :

⁸² Nous reprenons ici l'expression qu'emploie Marc Richir dans son *Commentaire de L'origine de la géométrie* pour désigner la mise en forme linguistique du sens (RICHIR, M., *La crise du sens et la phénoménologie : Autour de la Krisis de Husserl; Suivi de Commentaire de L'origine de la géométrie*, Grenoble, J. Millon, Coll. « Krisis », 1990).

⁸³ On se demandera s'il ne faudrait pas aujourd'hui introduire une seconde « mutation » de la parole, dans la mesure où une certaine sédimentation « numérique » tend désormais à se substituer à la sédimentation écrite.

« Husserl veut dire que le passage du sens dans l'écrit modifie son sens d'être, – qu'en tant que *sens exprimé* il est autre qu'avant, – que l'expression n'est pas moyen de transmission seulement, qu'elle altère l'*Erzeugung* (la production), qu'elle est l'*Erzeugung* stabilisée, conservée en tant que perdue comme *Erzeugung*, dépassée comme *Erzeugung* en tant que devenue disponible, par exemple pour d'autres productions. La sédimentation, c'est cette disponibilité, elle fait partie de la pensée, elle n'est pas une décoration. Précisément en tant que la pensée est *Erzeugung*, dépassement de la vie passive, entrée dans un domaine *invisible*, elle ne peut exister que comme sédimentée, et la sédimentation *est* sa réalisation comme pensée »⁸⁴.

On pourrait redouter, compte tenu de ce qui vient d'être dit, une éventuelle « catastrophe mondaine » qui détruirait les écrits géométriques et les incarnations linguistiques des objets idéaux – leurs *dépôts* graphiques. Or, la consignation du sens qui neutralise l'écoulement du temps vient aussi prémunir l'être idéal contre toute « agression » sensible. La vérité, à preuve, ne s'« absente »-t-elle pas déjà lors des interruptions naturelles des « phases de pensée » que sont le sommeil, la mort, etc. ? Ces exemples, à eux seuls, suffisent à démontrer que la facticité n'a pas et ne peut pas avoir d'incidence sur l'existence de l'objet idéal authentique. La transposition graphique qui libère l'objet idéal et lui donne sa signification pleine et entière, faut-il le préciser, n'a pas à être réalisée de manière sensible. Il suffit qu'elle soit *potentielle* : l'« incorporabilité »⁸⁵ linguistique ne doit pas ici être confondue avec son incorporation réelle. On a davantage à craindre, comme le prétend Derrida, de « la faillite d'un acte » et de « l'abdication d'une responsabilité »⁸⁶ comme « causes » de l'oubli et de la disparition de la vérité. Car

⁸⁴ Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine*, p. 29.

⁸⁵ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 88.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 98.

si c'est par le langage que l'idéalité « se détache » de la temporalité, si l'expression linguistique est le mouvement qui projette la « formation intra-psychique » ou « formation intérieure »⁸⁷ au dehors et du même coup lui procure son identité objective, reste que cette « virtualisation » qui libère l'objet idéal de manière irréversible et achève son processus de constitution comporte malgré tout un revers. Cette « menace » permanente qui plane sur l'objet idéal et qui se situe, nous l'évoquons au début de ce chapitre, à l'origine même de la thématique de l'histoire déployée par Husserl, est celle du « dévoiement du langage »⁸⁸, des « conversions progressives du sens »⁸⁹, de la « sédimentation » et de la perte du sens originaire. La médiation symbolique, à mesure que l'on s'éloigne du « moment instituant » et que s'accumulent les couches de sens, finit par entraîner la confusion du sens avec son incarnation sensible. Merleau-Ponty précise à cet égard que « la sédimentation qui fait que nous allons plus loin fait aussi que nous sommes menacés par des pensées creuses, et que le sens des origines se vide »⁹⁰. Le sens d'origine, pour ne pas dire le *telos* d'origine, s'efface à mesure que s'impose le langage, à mesure que la temporalisation-spatialisation du sens, indispensable à son objectivisation, nous éloigne de son origine. Le langage peut être autant source d'éveil que d'oubli⁹¹. Mais cette « passivité » vis-à-vis du sens authentique ne sera jamais radicale, au même titre que l'annihilation de l'objet idéal constitué qui, faut-il le rappeler, est impensable. Seule est possible une « occlusion » du sens à laquelle il y aura toujours moyen de remédier. En effet, puisque l'objet idéal, *en son sens*, est libre et indépendant de toute

⁸⁷ Husserl, *L'origine*, pp. 183-184.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 187.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 196.

⁹⁰ MERLEAU-PONTY, M., *Résumés de cours : Collège de France, 1952-1960*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1982, p. 167.

⁹¹ « L'Idée, comme la Raison », affirme Derrida, « n'est rien hors de l'histoire où elle s'expose, c'est-à-dire où, dans un seul et même mouvement, elle se dévoile et se laisse menacer » (Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 156).

facticité, cela veut dire qu'il pourra toujours, à condition évidemment de s'en porter *responsable*⁹², être réactivé et réactualisé.

Après avoir déterminé les conditions d'objectivation des objets idéaux *en général*, Husserl vient clore *L'origine* en s'attaquant aux conditions de possibilité spécifiques de l'idéalité géométrique. Comment comprendre, pour reprendre ici l'expression de Derrida, « l'opération idéalisatrice »⁹³ qui engendre les formes et les objets de la géométrie ? Maintenant que nous avons déterminé *comment* tout objet idéal advient, qu'en est-il en toute rigueur de *ce qui* advient lorsqu'un concept géométrique pénètre pour la première fois le champ de la conscience ? Qu'en est-il de l'idéalisation géométrique elle-même ? Le monde dans lequel surgit la première figure géométrique idéale, nous dit Husserl, devait *déjà* être un monde de corps. Les corps, les points, les surfaces, sont des « proto-idéalités »⁹⁴. Le « monde de la vie »⁹⁵ (*Lebenswelt*), le monde perçu antérieur aux opérations idéalisantes, le monde de la *doxa*, est « déjà un monde spatio-temporel »⁹⁶, structuré, « catégorial ». Mais le sens de ce monde de la « vie de l'expérience pré-scientifique »⁹⁷, le sens des proto-idéalités, n'est pas idéal *absolument* et demeure « enchaîné » à la facticité et à l'« instabilité » de la perception sensible. C'est donc sur la base (Husserl emploie aussi les termes de « fondement » et de « matériau » pour désigner

⁹² Nous reviendrons sur cette notion de responsabilité au chapitre suivant, et verrons ce qu'elle implique.

⁹³ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 144.

⁹⁴ « ... l'objectivation exacte ne pouvait avoir de signification, du moins d'entrée de jeu, que pour le monde en tant que monde des corps, dans l'abstraction donc de tout ce qui dans les choses n'est pas proprement corporel » (Husserl, *Krisis*, p. 400).

⁹⁵ À l'instar de Jacques Derrida, nous emploierons ici l'expression « monde de la vie » comme traduction de « *Lebenswelt* », au détriment de la traduction de Ricoeur, qui utilise quant à lui l'expression d'« environnement vital » (Ricoeur, p. 302).

⁹⁶ Husserl, *Krisis*, p. 158.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 394.

ce sur quoi s'érige la « prestation spirituelle idéalisante »⁹⁸) de la mondanité pré-théorique imparfaite que jaillit l'objectivité idéale et stable. Les vérités « subjectives-relatives » de la *Lebenswelt* constituent en d'autres termes les « points de départ naturels » des vérités objectives exactes⁹⁹. Il y a, note Husserl, passage de l'« anexactitude »¹⁰⁰ ou « inexactitude » à l'exactitude, en précisant toutefois que cette inexactitude des « types morphologiques »¹⁰¹, le type « rond » ou « courbé » par exemple, sert de fondement à l'objectivité absolue. Ce passage est ici compris comme « passage à la limite », comme « dépassement de toute limite sensible et factice »¹⁰² obtenu à l'aide de la variation des aspects (imparfaits) des unités sensibles, variation qui graduellement isole des caractères communs parfaits – des *formes* essentielles et identiques. Ce perfectionnement, ce « polissage »¹⁰³, marque ainsi le franchissement des « barrières de la finitude »¹⁰⁴, le passage de la finitude à la possibilité d'une infinité d'expériences identiques d'un objet. L'objet idéal se présente alors comme l'unité d'une infinité potentielle de vécus identiques.

Mais en franchissant ces « barrières », Husserl signale que l'idéalité géométrique ou pure vient du même coup se détacher de son fondement sensible. L'objet idéal est fondé sur le « monde de la vie » dont il se déracine une fois constitué. C'est donc par la libération de toute attache sensible que l'idéalité acquiert son sens propre : « Bien que

⁹⁸ *Ibid.*, p. 399.

⁹⁹ Le monde de la vie n'est pas un fondement au sens où les axiomes constituent les fondements des énoncés mathématiques. Le monde de la vie est origine, c'est-à-dire possibilité. Il est, non pas évidence, mais « source d'évidence » (*ibid.*, p. 143), archi-prémisse. Les axiomes sont les lois qui déterminent la validité des propositions, tandis que le monde est la possibilité même de la loi.

¹⁰⁰ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 132.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 132.

¹⁰² *Ibid.*, p. 137.

¹⁰³ Husserl, *L'origine*, p. 211.

¹⁰⁴ Husserl, *Krisis*, p. 397.

l'idéalité géométrique soit produite à partir de l'idéalité morphologique sensible, ce point de départ facto-historique est supprimé comme fondement à l'intérieur de la géométrie constituée »¹⁰⁵, comme le suggère Derrida. La géométrie, en se constituant, évacue la donnée sensible et factuelle qui lui sert de substrat : « [...] bien que ce soit sur ce terrain (celui du monde de la vie) qu'elle (la communauté de travail scientifique) s'édifie, l'édifice lui-même est pourtant une autre chose »¹⁰⁶. L'idéalisation est décrite, tantôt comme *substitution*¹⁰⁷ d'une donnée sensible par une objectivité idéale, tantôt comme *insertion*¹⁰⁸ de celle-ci dans celle-là. Le monde réel, conclut Husserl, n'est donc pas aboli par son « substitut idéal », mais plutôt *converti* en un monde d'« une infinité idéale de choses »¹⁰⁹.

Nous sommes maintenant en mesure de voir que l'interprétation nouvelle de la genèse permet de dégager les fondements de ce qui semblait jusqu'alors former une « couche » sous laquelle il paraissait impossible de se glisser. Poser la question de l'origine de la géométrie, c'est en quelque sorte déjà y répondre. Car c'est voir qu'elle n'est pas une eidétique totale et absolue, qu'elle constitue un ensemble de conditions idéales elles-mêmes conditionnées. La dernière pensée de Husserl, en « rupture tacite avec la philosophie des essences », amenée par la réduction « des procédés d'analyse

¹⁰⁵ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 134.

¹⁰⁶ Husserl, *Krisis*, p. 148.

¹⁰⁷ « La première idée qui surgit ici est celle d'une progression répétable dans une généralité inconditionnée, que l'on peut penser librement dans une évidence propre comme infinité évidemment possible, qui prend ici la place de ce qui est simplement interminable ; à la place donc d'une itération finie nous avons l'itération dans un « toujours à nouveau » inconditionné, renouvelable dans une liberté totale » (*ibid.*, p. 397 [nous soulignons]). Et plus loin : « [...] ainsi, à la marche d'un perfectionnement itératif, se trouve substituée la construction d'une infinité pure et simple de l'itération – en tant qu'idéal » (*ibid.*, p. 399).

¹⁰⁸ « Cette idéalisation du monde, qui est, comme on voit, compliquée, introduit chaque fois dans les choses de l'expérience factuelle du monde un idéal, celui d'une connaissance pensable idéaliter, perfectionnable à l'infini et qui parvient à la perfection absolue en traversant une infinité conceptuelle » (*ibid.*, pp. 397-398).

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 397.

qu'il appliquait lui-même depuis longtemps »¹¹⁰, comme l'écrit Merleau-Ponty, se risque donc à replonger l'objet idéal au cœur même des transactions qui en règlent l'émergence. Mais Husserl reste néanmoins fidèle aux principes constitutifs de sa démarche phénoménologique. L'*epochè*, qui jusqu'alors frappait la genèse empirique, est maintenue telle quelle, et il est toujours question de dévoiler des structures aprioriques et invariables, des « évidences d'essence rationnelles et universelles »¹¹¹, en l'occurrence celles qui sont propres à l'historicité : surgissement, sédimentation, réactivation, etc. À la différence que le « phénomène » considéré est *dynamique* et non statique, que l'analyse porte, non sur l'être de l'objet idéal, mais sur son *être-devenu*. L'intemporalité de l'objet idéal « part » du moment instituant et se propage à la totalité du passé et du futur, embrasse le temps intégral. C'est pourquoi l'objet idéal est davantage transhistorique et omni-temporel que supra-temporel. L'essence intemporelle n'est plus alors définie comme essence inerte, mais comme essence *vivante*, comme « tradition ». Le sens éclaire l'histoire qui à son tour libère le sens.

La dynamique de la conscience et de l'idéalité que Husserl tente de décortiquer n'est pas la dialectique d'une idéalité qui « descend » vers la conscience et d'une conscience qui s'« élève » à l'idéalité. Le surgissement authentique de l'objet idéal n'est pas un mouvement de haut en bas, vertical, mais une *dispersion* qui métamorphose une formation privée et « anonyme » en une « chose » publique, et le mouvement pour retrouver cette émergence de l'idéal, *prospection*. C'est donc dans *L'origine de la géométrie* que la réflexion sur la structure « hybride » d'une idéalité immuable et qui « émerge » est menée de front. Reste maintenant à savoir si Husserl, même s'il tient la

¹¹⁰ Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, p. 61.

¹¹¹ Husserl, *L'origine*, p. 193.

temporalité naturelle à l'écart au fur et à mesure qu'il élargit l'analyse descriptive de l'objectivité idéale, gagné son pari et réussit vraiment à rendre compte d'un « moment instituant » qui, comme le signalera Derrida, ne peut que se dérober au regard phénoménologique.

CHAPITRE III

La phénoménologie face à elle-même

La reconstitution de la dynamique du sens à partir de l'exemplarité géométrique avait pour tâche de dévoiler les conditions qui gouvernent son institution comme objectivité idéale absolue. La présomption d'incohérence qui pesait sur la description phénoménologique de cette genèse historique se voyait alors écartée par la neutralisation de la temporalité. Le repli vers la « génération créatrice » de l'objet idéal exigeait en effet d'éluder la facticité et la contingence historiques pour laisser apparaître les contraintes qui en déterminent la réitérabilité universelle. Mais si le dévoilement des « archi-évidences »¹¹² de la géométrie par un « questionnement régressif » semblait autoriser l'élargissement de l'épistémologie de la connaissance apriorique, c'est le principe même de la prétention à l'originarité qui mérite ici d'être soumis à une analyse critique. Nous effectuerons dans un premier temps un survol des arguments soulevés par les commentateurs de Husserl contre son programme d'une génétique transcendantale des objets idéaux, pour voir ensuite comment sa dernière pensée contient en elle-même des prescriptions qui dissipent ces objections et assurent la cohérence interne de la phénoménologie.

a) *Obstacles à la mise en œuvre d'une génétique intentionnelle*

Aux § X et XI de son introduction à *L'origine de la géométrie*, après avoir longuement décrit les éléments essentiels de la génétique intentionnelle à l'œuvre dans la méditation de Husserl, Derrida vient mettre en doute la possibilité de conduire une

¹¹² Husserl, *L'origine*, p. 213.

« phénoménologie de l'Idée »¹¹³. L'origine de la connaissance apriorique, en tant que possibilité suprême de toute détermination, « condition invisible de l'évidence »¹¹⁴, serait en elle-même indéterminable. Le « passage à la limite », qu'il rapproche ici de l'Idée au sens kantien comme pôle régulateur de la connaissance, résisterait à toute explicitation phénoménologique, ne donnerait rien à « voir » :

« Ce n'est pas par hasard s'il n'y a pas de phénoménologie de l'Idée. Celle-ci ne peut pas se donner en personne, elle ne peut être déterminée dans une évidence, car elle n'est que la possibilité de l'évidence et l'ouverture du « voir » lui-même; elle n'est que la déterminabilité comme horizon de toute intuition en général, milieu invisible du voir [...]. S'il n'y a rien à dire de l'Idée elle-même, c'est qu'elle est ce à partir de quoi quelque chose en général peut être dit »¹¹⁵.

Derrida prend d'ailleurs soin de distinguer l'Idée, qui n'est susceptible d'aucune représentation, de l'essence, qui demeure quant à elle ontologiquement déterminable :

« L'Idée est encore moins un être que l'*eidōs*, si c'est possible; car l'*eidōs* est un objet déterminable et accessible à une intuition finie. L'Idée ne l'est pas. [...] Telos de la déterminabilité infinie de l'être, elle n'est que l'ouverture de l'être à la lumière de sa phénoménalité [...], soleil caché qui montre sans se montrer [...] »¹¹⁶.

L'Idée, berceau de toute détermination, condition de possibilité de toute phénoménalité idéale, se refuserait donc à l'opération qui voudrait en faire un thème. La

¹¹³ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 151.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 156.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 152.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 159. On s'interrogera à savoir si Husserl ne vient pas créer une *duplicité* du sens. Le questionnement-en-retour peut-il nous livrer autre chose que le sens de l'idéalité *elle-même*, à l'exclusion d'un prétendu « sens d'origine », par essence non réactivable ? Le « sens originaire » ne se confond-t-il pas avec le sens constitué ? Peut-on maintenir un tel dédoublement entre un « sens d'origine » et un « sens constitué » ?

phénoménologie, condamnée à « rebondir » de part et d'autre de l'infinisisation liminaire, passerait donc par-dessus le « pouvoir idéalisateur »¹¹⁷. L'intentionnalité, dont Husserl s'évertue à indiquer la primauté épistémique, puisqu'il n'est rien dit-il que la conscience « rencontre » qui ne soit ob-jet, *n'est pas elle-même objet*. L'activité idéalisante du sujet transcendantal échapperait ainsi à sa propre autorité, et c'est ce qui fait dire à Derrida que

« ce sens pur d'intention, cette *intentionnalité* est donc assurément, en elle-même, la dernière chose qu'une phénoménologie puisse décrire directement [...] ; mais sans vouloir ni pouvoir la décrire, Husserl, néanmoins, la reconnaît, la distingue et la *pose* comme la plus haute source de valeur »¹¹⁸.

N'en revient-on pas alors à la maxime d'Héraclite sur la profondeur insondable de la phénoménalité psychique ? L'élan de la phénoménologie husserlienne, selon toute vraisemblance, semble ici freiné par la « résistance » de l'activité transcendantale aux assauts de la réduction.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 150. Ce constat n'est pas sans rappeler celui que dresse Nietzsche à propos du « rôle » de la subjectivité quant à la « production » de contenus logiques : « Pour ce qui est de la superstition des logiciens, je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait que ces esprits superstitieux ne reconnaissent pas volontiers : à savoir qu'une pensée se présente quand « elle » veut, et non pas que « je » veux [...] » (NIETZSCHE, F., *Par-delà bien et mal*, trad. fr. Cornélius Heim, Paris, Gallimard, Coll. « Folio/essais », 1971, aphorisme #17, p. 35). Nietzsche se rapporte ici aux propos de Schopenhauer et de Rousseau, qu'il cite : « Mais les pensées ne viennent pas quand nous le voulons, mais quand elles le veulent. » ; « Les idées viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît ». Ces commentaires vont dans le sens d'une spontanéité des objets de pensée. Ceux-ci n'émaneraient pas d'un acte volontaire, ne se produiraient pas « sur commande », mais « s'imposeraient » d'eux-mêmes, en dehors de toute sollicitation.

¹¹⁸ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 154. Derrida rejoint en cela la pensée de Natorp qui, comme le rapporte Bruce Bégout, « conçoit le phénomène subjectif, le « phénomène en dernière instance » ou le « subjectif ultime », comme au fond totalement irrationnel et inconnaissable, n'advenant à l'intelligibilité que par la loi, la subjectivité ne devenant elle-même connue que lorsqu'elle est objectivée dans la réflexion conceptuelle [...] » (Bégout, *La réverbération logique*, p. 578). « Le niveau de pure subjectivité », selon Natorp, « serait ainsi le niveau de l'absolue indétermination », « chaos originaire » (Natorp, *Über objektive und subjektive Begründung der Erkenntnis*, p. 137, cité dans Bégout, *La réverbération logique*, p. 578).

On se demandera par ailleurs si cette impossibilité de thématiser le « moment instituant » n'explique pas le « dérapage » de la phénoménologie qui, subrepticement, paraît se détourner de la genèse pour aboutir dans l'impasse de l'objectivité constituée :

« S'agit-il alors d'histoire ? et l'enchaînement des nécessités transcendantales, bien qu'il soit *récité* sur le mode du devenir, n'est-il pas au fond le schéma statique, structural et normatif des conditions d'une histoire plutôt que l'histoire elle-même ? »¹¹⁹

N'est-il pas vrai en effet de dire que l'on finit inmanquablement par retomber dans l'inertie des principes dont on essaie justement de se défaire en les neutralisant ? Husserl ne vient-il pas objectiver en le « sédimentant » (tout comme Platon objective l'idéalité en l'« élevant ») ce qu'il cherche pourtant à désobjectiver en le re-constituant dynamiquement ? Il est somme toute difficile de voir en quoi les analyses de *L'origine* sont proprement « génétiques » et « dynamiques », par opposition aux analyses « statiques » des premiers écrits. Alors qu'il prétend retirer le « vêtement d'idées »¹²⁰ qui recouvre l'objet idéal constitué, Husserl ne peut se garder cependant de ravalier la sphère transcendantale-constitutive au rang de la sphère objective et de maintenir, comme l'écrit Derrida, la « dissimulation de la genèse effective »¹²¹. Toute phénoménologie finit donc par n'être qu'une objectivation de prestations subjectives qui perdent alors leur statut de « choses mêmes » : « En fait, nous ne quitterons jamais un monde d'essences constituées »¹²², c'est-à-dire un monde d'*objets*. De toute évidence, la phénoménologie

¹¹⁹ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 55.

¹²⁰ Husserl, *Krisis*, p. 60.

¹²¹ Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 40.

¹²² *Ibid.*, p. 38. Derrida poursuit en écrivant : « Celles-ci (les « structures eidétiques *a priori* et universelles), en fait, et malgré une prétention à l'originarité, sont *toujours déjà* constituées et post-génétiques » (*ibid.*, p. 39). Habermas adresse à Husserl le même reproche lorsqu'il affirme que ce dernier retombe « dans une autre forme d'objectivisme » (Habermas, *La technique de la science comme idéologie*,

semble ainsi piégée par le principe de neutralité qui en a pourtant assuré l'extraordinaire fécondité. « La défaite du philosophe, du logos », comme le constate Lyotard, « est certaine, puisque l'originnaire, décrit, n'est plus originnaire en tant que décrit »¹²³.

Il faut relever ici une autre problématique, non moins déterminante quant à la conformité de la génétique intentionnelle aux « règles » internes de la phénoménologie, et qui a trait au langage. Car si Husserl comprend ce dernier comme une des conditions de possibilité de l'objectivité idéale, il s'empresse aussitôt de l'exclure de l'analyse génétique : « Naturellement, bien qu'il s'annonce également ici, nous ne nous engageons pas dans le problème général de l'origine du langage [...] »¹²⁴. Le langage, qui constitue pourtant la clef de voûte de la pensée husserlienne de la genèse, reste donc en dehors de l'espace circonscrit par cette même pensée. Mais peut-on maintenir l'exigence de pureté dans le cadre d'une eidétique transcendantale qui ne thématise pas son propre dispositif d'enquête ? « Comment faire », comme le demande Jean-Luc Petit, « pour ne pas se laisser aspirer par le gouffre linguistique, qui menace d'avalir toute la phénoménologie ? »¹²⁵ La philosophie n'est-elle pas alors « vite conduite au silence ? »¹²⁶ La radicalité phénoménologique, quoi qu'il en soit, est pour le moins compromise par la confusion de l'objet idéal analysé et de son « procédé » d'analyse, non moins idéal. C'est d'ailleurs pour cette raison que Derrida affirme que « c'est donc dans la mesure même où il n'est

cité dans TREMBLAY, R., « L'auto-méditation phénoménologique pour une communauté des philosophes », *Philosophiques*, vol. 7, no. 1, 1980, p. 3). On signalera au surplus cette remarque de Victor Delbos : « Mais on peut se demander parfois avec inquiétude si cette phénoménologie n'est pas portée à violer la neutralité promise, si, légitime sans doute dans son principe, elle ne tend pas ça et là à se substituer à la psychologie même [...] » (DELBOS, V., « Husserl, sa critique du psychologisme et sa conception d'une logique pure », *Revue de métaphysique et de morale*, 19e année, n° 5, sept.-oct. 1911, p. 697).

¹²³ LYOTARD, J.-F., *La phénoménologie*, 5^e édition, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? », 1964, p. 45.

¹²⁴ Husserl, *L'origine*, p. 181.

¹²⁵ PETIT, J.-L., *Solipsisme et intersubjectivité : quinze leçons sur Husserl et Wittgenstein*, Paris, Éditions du Cerf, Coll. « La nuit surveillée », 1996, p. 184.

¹²⁶ Merleau-Ponty, *Résumés de cours*, p. 156.

pas « naturel » que, paradoxalement, le langage offre la plus dangereuse résistance à la réduction phénoménologique »¹²⁷. La non-thématicité du langage, dans ces conditions, ne peut que masquer la vulnérabilité intrinsèque de la phénoménologie transcendantale qui, en s'exposant dans le langage, est sujette aux mêmes vicissitudes qui menacent l'objet idéal.

Le « retour » de la genèse, tout compte fait, entraîne avec lui le retour d'une objectivité idéale écartelée entre sa liberté absolue et sa dépendance vis-à-vis d'une subjectivité productrice et de ses prestations linguistiques. Derrida, à cet égard, énonce ce qui suit :

« Une fois de plus, on se demande quelle expérience peut concilier la temporalité continue avec la production ou l'intuition d'un *a priori* absolu. [...] En tant que telle, cette genèse n'est pas intelligible et nous ramène au niveau, dépassé depuis longtemps, du débat entre psychologisme et logicisme »¹²⁸.

L'allusion, dans les derniers passages de *L'origine*, à une « Raison téléologique »¹²⁹ qui se déploie en une histoire qui la découvre et la recouvre en alternance, ne confirme-t-elle pas ce jugement ? La foi en la primauté du transcendantal, jusqu'alors irréductible, semble en effet ébranlée par ce qui s'apparente étrangement à une répétition de la métaphysique platonicienne de la Raison transcendante et autonome. La phénoménologie, en voulant cerner l'horizon de toute détermination objective, se voit donc forcée dans ses derniers retranchements. La recherche de l'origine des objets idéaux finit d'ailleurs par rejaillir sur le sens et la possibilité mêmes du mode de pensée

¹²⁷ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 60.

¹²⁸ Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 270.

¹²⁹ Husserl, *L'origine*, p. 214.

phénoménologique. Husserl, conscient qu'il a atteint ici ce que Merleau-Ponty désigne comme étant les « limites de la phénoménologie »¹³⁰, pourra dès lors affirmer, en s'adressant au philosophe : « c'est la possibilité d'une philosophie en général, en tant que seule et unique philosophie, qui doit devenir son seul problème »¹³¹.

b) *La phénoménologie : délire ou délivrance ?*

L'aporie derridienne d'une « productivité » idéale insaisissable, on le voit, hypothèque sérieusement le projet phénoménologique tel qu'il se dessine dans son ultime mouvement. Mais, loin d'être l'otage de ses propres prescriptions méthodiques, la phénoménologie saura, à défaut de les vaincre, se détourner des contradictions qui lui sont inhérentes en tirant parti de la possibilité toujours offerte de remuer le sol de sens dans lequel l'objectivité idéale prend racine. Si l'acte « thématissant » et l'objet thématisé ne peuvent être visés simultanément, reste qu'il est toujours possible de « revenir en arrière » et de cibler l'acte en question, qui devient alors thème de l'analyse transcendantale. L'impossibilité de viser en un seul et même acte l'acte intentionnel et son objet ne forme donc pas selon Husserl un motif valable d'exclusion du premier du champ de la recherche philosophique :

« Les actes eux-mêmes, dans ce mouvement de s'« occuper des objets », ne sont pas thématiques. Mais nous sommes capables, revenant sur nous-mêmes et sur notre activité, de la réfléchir : elle devient alors thématique-objective au sein d'une activité nouvelle qui fonctionne de façon vivante, mais qui à son tour est non-thématique »¹³².

¹³⁰ Merleau-Ponty, *Résumés de cours*, p. 159.

¹³¹ Husserl, *Krisis*, p. 402.

¹³² *Ibid.*, p. 124.

La pensée, au demeurant, produit toujours « un reste, quelque chose qui demeure non-thématique et pour ainsi dire « dans l'anonymité » »¹³³, d'où elle tire la possibilité de sa propre relance. La phénoménologie, par conséquent, ne peut être cohérente et en accord avec elle-même qu'en se reportant pour chaque objet constitué aux actes intentionnels corrélatifs, comme s'il lui restait « encore presque tout à faire »¹³⁴.

C'est en approfondissant toujours davantage la méditation autour d'un être idéal dont l'origine ne se révèle qu'à une réflexion infinie, que la phénoménologie demeure fidèle à son radicalisme intrinsèque, à ce que Lyotard désigne comme étant son « inachèvement essentiel » et son « refus de passer à l'explication »¹³⁵. L'élargissement du « problème constitutif »¹³⁶ par la réitération de la réduction constitue dès lors le seul moyen d'assurer la vitalité de l'activité philosophique. « Pratiquer » la phénoménologie, c'est donc s'appliquer à renouveler l'*epochè*, à perpétuer de manière rigoureuse l'« état » de désaffection autant à l'égard de la mondanité naturelle qu'à l'égard de l'objectivité théorique. Mais la phénoménologie, nous dit Husserl, n'est pas qu'un simple mouvement de retrait, ne se résume pas au fait de suspendre sans restriction notre jugement à l'égard de la phénoménalité constituée :

« [...] cela n'irait pas mieux, si nous voulions user, toujours singulièrement, d'une abstention d'accomplissement que nous déciderions de rendre, par anticipation, universelle, c'est-à-dire qui irait *in infinitum* et

¹³³ *Ibid.*, p. 124.

¹³⁴ HUSSERL, E., *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*, T. 3 des *Recherches Logiques*, trad. fr. Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1963, p. 18.

¹³⁵ Lyotard, pp. 6-7.

¹³⁶ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 73.

concernerait toutes les validations qui à partir de maintenant viendraient s'offrir [...] »¹³⁷.

Si l'*époque* représente la première « manœuvre » phénoménologique, reste qu'elle ne vise à se distancier de l'objet idéal que *pour mieux le ressaisir*. Celui-ci ne nous est plus donné alors comme un simple apparaître, mais plutôt comme un apparaître à :

« [...] la découverte des modes d'être concrets nécessaires de la subjectivité absolue (la subjectivité transcendantale dans le sens ultime) dans une vie transcendantale constamment « constitutive du monde », et du même coup la découverte corrélatrice et nouvelle du « monde qui est », dont le sens d'être, en tant que transcendantalelement constitué, donne un nouveau sens à ce qui, aux niveaux antérieurs, s'appelait monde, s'appelait vérité du monde, s'appelait connaissance du monde [...] »¹³⁸.

L'ego transcendantal prend part au monde et le réinvestit librement, c'est-à-dire en ayant conscience de son historicité constitutive et des possibilités ouvertes par cette même historicité, en ayant conscience également de son appartenance à une communauté de sujets : le pôle égologique transcendantal n'est en effet jamais ego singulier, « subjectivité isolée »¹³⁹, mais conscience parmi d'autres consciences. La recherche de l'origine des objets idéaux devient alors le motif d'un rassemblement, celui de la « communauté rationnelle » qui prend conscience de ses racines et de son avènement téléologico-historique. C'est dans et par l'objectivité absolue qu'il y a communication

¹³⁷ Husserl, *Krisis*, p. 170.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 304.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 190.

absolue, que nous sommes « l'un dans l'autre » (*Ineinander*), qu'il y a « compénétration intentionnelle »¹⁴⁰.

La recherche phénoménologique de l'origine des objets idéaux, d'abord comprise comme réflexion épistémologique et théorie pure, cède ici la place à une *éthique téléologique* de la science. Ainsi, comme l'indique Derrida, « à un niveau plus profond, la conscience théorétique n'est rien d'autre, en elle-même et bien comprise, qu'une conscience pratique, conscience de tâche infinie et position de valeur absolue pour soi-même et pour l'humanité comme subjectivité rationnelle »¹⁴¹. La génétique intentionnelle renferme donc une intention parallèle, qui consiste à reconduire la science à ses propres assises et à l'ouvrir à la finalité du projet qui lui a donné son impulsion initiale. La phénoménologie husserlienne tardive, nous l'avons vu au chapitre précédent, est aussi bien interrogation sur les conditions impératives de constitution d'une connaissance idéale en rupture avec la finitude sensible qu'interrogation sur l'origine de l'aliénation du sens originel de cette connaissance née de la première rupture¹⁴². Mais, peut-on se demander, de quelle nature est le « risque » qui guette une humanité qui se détourne des origines du sens d'une pensée théorique pourtant couronnée de succès ? Quelles sont les conséquences d'une désaffection à l'égard de cette quête des fondements des

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 289. « L'idéalité », écrit Merleau-Ponty, « est vraiment un inter-être » (Merleau-Ponty, *Notes de cours sur L'origine*, p. 68).

¹⁴¹ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 149.

¹⁴² « Ainsi ne prit-on jamais conscience non plus du *problème radical*, celui de savoir *comment* une telle naïveté fut effectivement possible – en tant que fait historique vivant – et n'a toujours pas cessé de l'être » (Husserl, *Krisis*, p. 60). La recherche de l'origine est donc aussi une dénonciation de l'objectivisme naïf : « La *naïveté* de l'expression « objectivité », qui laisse totalement hors de question la prestation concrète effective de la subjectivité qui éprouve et qui connaît, la *naïveté* du savant dans les sciences de la nature ou dans les sciences mondaines en général, lequel est aveugle au fait que toutes les vérités qu'il conquiert en tant qu'objectives, et le monde objectif lui-même qui dans ses formules sert de substrat (aussi bien comme monde de l'expérience quotidienne que comme monde de la connaissance conceptuelle, d'un degré plus élevé), sont une construction du vivre propre qui se produit en lui-même – cette naïveté n'est naturellement plus possible dès lors que le *vivre* occupe le centre de la perspective » (*ibid.*, pp. 111-112).

déterminations *a priori* ? Si l'idéal d'une téléologie universelle de la raison a déjà pris racine historiquement sous le nom de « philosophie », comment comprendre la « détérioration » dont il a été l'objet ? Il faut, pour répondre à ces questions, revenir à ce que nous avons mis en lumière plus haut, à savoir que le sens de toute science apodictique et de toute science en général dérive de son *telos*. Ce dernier se situe, nous dit Husserl, au niveau du monde de la vie, et non au niveau de la science objective *elle-même*. C'est pourquoi le monde « objectivé » et « idéalisé » ne peut abolir en s'y substituant le monde « simplement subjectif-relatif »¹⁴³ – qui constitue à la fois son soubassement et son horizon de sens – sans risquer de perdre toute signification et de rendre impraticable toute interprétation de son propre sens devenu muet. Rechercher l'origine de la scientificité « objectifo-logique »¹⁴⁴, c'est donc puiser dans le réservoir des motivations et des intentions qui ont conduit l'homme à sa situation présente *et ainsi* lui permettre de se réapproprier librement le projet dont la *theoria* grecque est porteuse. Celle-ci, aux dires de Husserl, aurait ni plus ni moins été détournée de son sens d'origine et de sa vocation première, qui est de donner un sens à l'existence. L'objectivisme scientifique, fort de ses succès pratiques, aurait d'ailleurs fini par confondre ce sens originaire avec sa « mise à profit » concrète, dissimulant en outre l'activité de la subjectivité transcendantale à l'œuvre dans ce mode de pensée. La théorie objective, pour tout dire, aurait donc oublié que la science authentique est une science *pour* l'homme et *par* l'homme.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 142.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 141.

En remontant de l'« étant tout fait à ses origines intentionnelles »¹⁴⁵, l'étant « objectif » de la science positive perd non seulement la valeur qui lui est naïvement attribuée, mais il perd aussi son statut d'étant privilégié. Il n'est alors qu'un simple étant particulier parmi d'autres étants. Husserl tient d'ailleurs à rappeler que

« ce que nous appelons science est, à l'intérieur du monde qui vaut constamment pour nous en tant que monde de la vie, une sorte particulière d'activité téléologique et de production adaptée à des fins, comme tous les métiers humains au sens habituel de ce mot [...] »¹⁴⁶.

La thématique de la genèse des objets idéaux vise ainsi à « sauvegarder » un monde de la vie sur lequel l'objectivisme s'est érigé pour ensuite s'y opposer, autrement dit à remettre ce discours scientifique en contact avec le sol d'où il tire sa vigueur et sa consistance. La réduction phénoménologique des vérités logico-mathématiques n'est donc qu'une abstention mesurée destinée à briser l'état d'isolement de la connaissance « objective » qui la prive d'une compréhension authentique de son sens, et, au surplus, de la prémunir de manière durable contre toute « sieste » ou « aveuglement » dogmatique. La naïveté, écrit Husserl, « devient nécessairement et pour toujours impossible aussitôt que l'époque et la réduction – bien entendu dans la plénitude de leur sens – ont été comprises et accomplies »¹⁴⁷.

Husserl entend ici dégager une « troisième dimension »¹⁴⁸ de la connaissance, celle du « monde phénoménologique », qui englobe le monde objectif de la science, lui-même compris comme « dépassement » du monde de la vie. Le monde postérieur à la

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 191.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 157.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 278.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 140.

conversion transcendantale se métamorphose alors en présupposition inséparable de la *totalité* des modalités d'actes intentionnels :

« Mais il est désormais nécessaire de bien comprendre que ce dont il s'agit ici ne s'arrête pas à une abstention habituelle insignifiante, mais qu'au contraire avec cette époque le regard du philosophe reçoit pour la première fois effectivement une liberté totale – avant tout, qu'il se trouve libéré de l'entrave la plus forte et la plus universelle, encore que la plus cachée, son entrave intime : celle de la prédonnée du monde. Par cette libération et en elle se trouve donnée la découverte de la corrélation universelle, absolument close en soi et absolument autonome, du monde lui-même et de la conscience du monde »¹⁴⁹.

Le repli vers l'aire de réflexion transcendantale n'a donc pour fin que de rendre visible l'union indivisible de la subjectivité et du monde et ainsi de mettre fin au divorce de l'être et du voir, de l'être et de l'idée de cet être.

Husserl, il importe de le souligner, n'a jamais ignoré les difficultés que suscitent cette nouvelle orientation, ni celles que soulèvent l'entreprise phénoménologique dans son ensemble¹⁵⁰. C'est pourquoi il déclare dans la *Krisis* que

« l'entendement humain naturel et l'objectivisme qu'il comporte ressentiront toute philosophie transcendantale comme un délire de la prétention, ils ressentiront sa vérité comme une folie inutile, ou encore ils l'interpréteront comme une psychologie qui s'obstine à imaginer qu'elle n'est pas une psychologie »¹⁵¹.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 172.

¹⁵⁰ Nous renvoyons ici le lecteur au § 3 de l'introduction à la première partie du tome II des *Recherches logiques*, intitulé *Les difficultés de l'analyse purement phénoménologique*, où Husserl énumère explicitement les raisons pour lesquelles la mise en œuvre du mode de pensée phénoménologique constitue en soi un problème.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 227.

Toujours dans la *Krisis*, il évoque à maintes reprises qu'il est nécessaire de réaliser pour la phénoménologie le même exercice que requiert la saisie du sens originaire des objectivités idéales¹⁵². C'est ainsi que la généalogie de l'idéal converge en fin de compte vers une reconquête du « sens natal de la philosophie »¹⁵³. L'élucidation de l'origine de l'apriorité, dans cette optique, ne se réduit donc pas à une recherche close sur elle-même, à un but fini. Car c'est en se repliant vers cette origine qu'il est en même temps possible pour le philosophe de réactiver le *telos* de la praxis philosophique, enfoui sous les innombrables couches de sens déposées par les philosophies successives. La génétique intentionnelle, à vrai dire, est étroitement liée à la tâche de l'autoréflexion (*Selbstbesinnung*) que Husserl inaugure dans la *Krisis* et dans *La philosophie comme prise de conscience de l'humanité*¹⁵⁴. Cette opération y est présentée comme une lutte¹⁵⁵ en vue de réactiver le sens authentique du projet philosophique des ancêtres-philosophes. Mais il ne s'agit pas tant de récupérer un *telos* canonique déformé par sa médiation linguistique et historique que de réviser et perfectionner un projet fondateur déserté par la

¹⁵² « Tout cela rend donc clair le fait qu'il existe aucun problème pourvu de sens imaginable dans la philosophie antérieure, ni aucun problème ontologique imaginable en général, que la phénoménologie ne puisse atteindre sur le chemin qui est le sien. Ce qui englobe également les problèmes qu'elle pose elle-même au phénoménologue, à un degré supérieur de la réflexion : les problèmes de la langue phénoménologique, de la vérité et de la raison phénoménologiques, et non pas seulement les problèmes de la langue, de la vérité, de la raison, constituées dans la mondanité naturelle, sous toutes leurs formes » (*ibid.*, p. 214). Et plus loin : « [...] même si la philosophie transcendantale ne peut jamais se changer en une telle technè, il n'en reste pas moins qu'elle est, elle aussi, une prestation de l'esprit qui doit être claire et compréhensible en chacun de ses pas » (*ibid.*, p. 226).

¹⁵³ *Ibid.*, p. 217.

¹⁵⁴ HUSSERL, E., *La philosophie comme prise de conscience de l'humanité*, Texte établi et présenté par Walter Biemel, trad. fr. Paul Ricoeur, *Deucalion 3. Vérité et liberté*, Coll. « Être et penser. Cahiers de Philosophie », sous la direction de Jean Wahl, Neuchâtel, Baconnière, no. 30, 1950.

¹⁵⁵ Les allusions à une phénoménologie comprise comme « effort » et « travail acharné » sont nombreuses dans l'œuvre de Husserl, notamment dans l'avant-propos à la réédition de 1921 de la sixième *Recherche* (cf. Husserl, *Recherches Logiques*, T. 3, p. 17) et dans la *Krisis*, où il dénonce la « « raison paresseuse » qui se dérobe au combat que demande l'éclaircissement des ultimes données primitives » (Husserl, *Krisis*, p. 22). Contrairement à Wittgenstein, qui prétend qu'il est nécessaire de changer de posture philosophique afin de ne pas s'« ankyloser », Husserl paraît opter pour la souffrance théorétique comme condition d'accès à une vérité authentique qui ne se donne pas sans inconfort.

science moderne. Merleau-Ponty, qui verra dans cette tentative une nouvelle étape de la philosophie, dira d'ailleurs que

« [...] [les philosophes] en viennent à définir la philosophie par l'interrogation même sur son sens et sa possibilité. [...] On voit bien, chez Husserl, que l'interrogation pure n'est pas un résidu de la métaphysique, son dernier soupir, ou la nostalgie de son royaume perdu, mais le juste moyen de nous ouvrir au monde, au temps, à la Nature et à l'histoire présents et vivants et d'accomplir les ambitions perpétuelles de la philosophie. Car si quelqu'un les a assumées, c'est bien lui »¹⁵⁶.

La phénoménologie, compte tenu de ce qui précède, ne cherche pas tant à « produire » des « déterminations eidétiques » qu'à opérer une *prise de conscience*. La thématization de la genèse des objectivités formelles, au-delà des « réponses » qui en émanent, vise avant tout à indiquer une responsabilité, un devoir. Il s'agit d'être libre, de *vouloir être* libre. Si bien que la phénoménologie husserlienne se présente au final comme une philosophie qui, de part en part, revendique la liberté : celle des essences et des idéalités pures, puis celle de la conscience transcendantale. La liberté, point culminant de la pensée husserlienne, fait d'ailleurs irruption dès les premiers passages de la *Krisis*. La philosophie, nous dit Husserl, « a sa fonction méthodique dans le fait qu'elle doit préparer les idées et les méthodes qui peu à peu prendront forme en nous comme résultats de la méditation et devront servir à notre libération »¹⁵⁷. Il mentionne en outre que « de l'autonomie théorétique découle l'autonomie pratique »¹⁵⁸. Cette liberté, qui fonde la tâche même de la philosophie transcendantale, n'est toutefois jamais *donnée*, n'est pas un *état*, mais un *pouvoir être* libre, une possibilité, celle pour le sujet de

¹⁵⁶ Merleau-Ponty, *Résumés de cours*, pp. 147-148.

¹⁵⁷ Husserl, *Krisis*, p. 69.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 12.

comprendre ce qu'il fait et de se comprendre. L'acte théorique, comme tel, n'est donc pas entièrement libre : seule la réflexion sur le sens de cet acte, qui est réflexion sur son *telos*, nous situe face à notre potentiel d'autonomie. La liberté se reconnaît alors à la capacité qu'à l'ego méditant de répéter l'« expérience phénoménologique » un nombre indéfini de fois, de pouvoir rechercher de nouvelles essences et d'en rechercher l'origine.

L'homme est donc libre, évidemment non pas en tant qu'il découvre des vérités universelles, mais bien parce qu'il lui est possible de les formuler *et* d'en interroger le sens. L'homme de science et le philosophe diffèrent en ceci que le premier recherche des déterminations, tandis que le second ne cherche qu'à s'en « écarter » :

« De même que le praticien en mécanique construit des machines sans avoir pour cela besoin de posséder une connaissance évidente ultime de l'essence de la nature et de ses lois, de même le mathématicien construit des théories des nombres, des grandeurs, des raisonnements, des multiplicités, sans pour cela avoir besoin de posséder une connaissance évidente ultime de l'essence de la théorie en général et de l'essence des concepts et des lois qui la conditionnent [...]. C'est précisément pour cela qu'à côté du travail ingénieux et méthodique des sciences particulières, qui s'oriente davantage vers des solutions et une maîtrise pratique des problèmes que vers une évidence concernant l'essence, il faut une réflexion continue de « critique de la connaissance » revenant exclusivement au philosophe, réflexion qui ne laisse régner aucun autre intérêt que l'intérêt théorique pur et qui aide aussi celui-ci à faire prévaloir ses droits. [...] Il ne suffit pas au philosophe que nous nous orientions dans le monde, que nous ayons des lois en tant que formules d'après lesquelles nous puissions prédire le cours futur des choses ou reconstruire le cours du passé, mais il entend élucider ce qu'est l'essence de « chose », « événement », « cause », « effet », « espace », « temps », etc. [...] Et quand la science bâtit des théories pour la solution systématique de ses problèmes, le philosophe demande ce qu'est l'essence de la théorie, ce qui rend possible une théorie en général, etc. Seule

l'investigation philosophique complète les résultats scientifiques obtenus par le physicien et le mathématicien, de manière à parfaire une connaissance théorique pure et authentique. L'*ars inventiva* du spécialiste et la critique de la connaissance du philosophe sont des activités scientifiques complémentaires qui, seules, permettent d'obtenir la pleine évidence intellectuelle théorique s'étendant à toutes les relations d'essence »¹⁵⁹.

Il y a dans la téléologie de la raison à l'œuvre dans la phénoménologie husserlienne un alliage entre un mouvement de clarification et celui de l'accomplissement effectif des tâches qui en relèvent. « La raison cachée et non déployée », comme le soutient Husserl, « devient la raison qui se comprend et se règle elle-même »¹⁶⁰. La renonciation de la science moderne à la capacité de la raison de fonder et d'orienter le devenir historique n'est en fait que renonciation à la liberté et asservissement aux faits. La recherche épistémologique, pour cette raison, ne doit pas être pratiquée en vue d'un résultat « objectif », mais bien en vue de rappeler la primauté de la question de l'origine de la connaissance théorique pour toute réflexion rigoureuse : « Prendre conscience (*besinnen*) des origines », comme le rappelle Derrida, « c'est en même temps se rendre responsable (*verantworten*) du sens (*Sinn*) de la science et de la philosophie »¹⁶¹. La menace qui plane sur le sens originaire de l'objet idéal ne touche en dernière instance que l'homme en tant qu'elle met en cause son potentiel d'émancipation. La pensée husserlienne de l'origine, en dépit de la banalité de ses descriptions, entend d'ailleurs rappeler que l'évidence – toute évidence – est plus profondément fondée qu'il ne paraît, et que refuser de viser ce qui se cache « derrière » cette normativité revient à abdiquer notre potentiel d'auto-élucidation. La réduction n'est à cet égard que le

¹⁵⁹ Husserl, *Prolégomènes*, pp. 279-281.

¹⁶⁰ Husserl, *Krisis*, p. 475.

¹⁶¹ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 11.

mouvement de la conscience qui, à partir de son être-tel, s'ouvre à son être-possible, c'est-à-dire à sa liberté.

La phénoménologie husserlienne, malgré « l'extrême difficulté [...] de rester fidèle à sa propre tentative »¹⁶², comme l'écrit Jean-Luc Marion, aura su maintenir – en intention du moins – l'idéal ambitieux d'une philosophie universelle, au risque parfois de s'enliser dans d'insurmontables contradictions et de devoir élargir toujours davantage l'étendue des problèmes au fil de ses « percées » ontologiques. Mais elle aura néanmoins le mérite d'avoir su ménager à la pensée de nouvelles aires de réflexion, des ouvertures où celle-ci serait à même de se redéployer, préservant ainsi l'infinité du processus d'auto-accomplissement d'une Raison à jamais fuyante. Si le mariage de l'intention et de l'histoire, du temps et de l'être, de la mobilité et de l'immobilité, du constituant et du constitué échoue, reste que cet échec contient en lui la possibilité de la reprise de la réflexion philosophique. Car il s'agit moins d'expliquer et de comprendre que de se libérer du « donné » et du « constitué ». Le « questionnement régressif », la mise en évidence des fondements, même s'ils sont d'emblée voués à être constamment réitérés, s'avèrent en définitive les seuls gages de notre autonomie.

« La pensée est libre »¹⁶³, disait Hobbes. Assertion à laquelle Husserl aurait sans doute souscrit, puisque son œuvre est imprégnée de cette invitation, voire de cette exhortation à retourner des objets – qu'ils soient « réels » ou « idéaux » – à la conscience, du transcendant à ses conditions, ce retour étant en soi l'indice d'une liberté effacée par la présomption causaliste. C'est par l'orientation responsable d'une pensée qui, ayant

¹⁶² Marion, *Réduction et donation*, p. 8.

¹⁶³ HOBbes, T., *Léviathan*, trad. fr. Gérard Mairet, Paris, Gallimard, Coll. « Folio/essais », 2000, p. 633.

désormais franchi le cercle de l'idéalité, poursuit sa marche descriptive en direction d'« espaces » thématiques oubliés et toujours plus reculés, que Husserl entend nous diriger vers le *vécu* de la liberté. Et si, comme le dit Bergson, la liberté n'est pas une « chose » qui puisse être « démontrée »¹⁶⁴, reste que la pratique opiniâtre d'une authentique réflexion phénoménologique peut à tout le moins parvenir à nous la faire éprouver, ne serait-ce qu'en éveillant cette commune et impérissable faculté d'étonnement qui a su jusqu'à présent garantir à la philosophie sa légitimité et sa nécessité. La liberté, tout compte fait, est le *telos* de l'humanité.

¹⁶⁴ Si la liberté vis-à-vis de la factualité empirique et de l'objectivité scientifique est possible (comme mise entre parenthèses de leur validité immédiate), reste que cette liberté s'arrête là, ne va pas au-delà : nous ne sommes pas libres de saisir cette liberté *elle-même* rétroactivement. La liberté n'offre aucune possibilité de représentation, ne se plie à aucune « reproduction ». La liberté, comme le remarque Bergson, n'est « visible » qu'*a posteriori*. Mais cette représentation est celle de l'acte libre *achevé*, non celle de l'acte *en train de se faire*. La liberté ne s'éprouve que de manière dynamique, et non rétroactivement, c'est-à-dire de manière statique. Elle est « progrès » et non pas « chose » (BERGSON, H., *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 6^e édition, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 1997, p. 147). « Tout déterminisme sera donc réfuté par l'expérience, mais toute définition de la liberté donnera raison au déterminisme » (*ibid.*, p. 173).

CONCLUSION

La présente étude entendait rendre compte des dernières démarches de Husserl en vue d'élucider la genèse des objectivités idéales. Pour cela, il nous fallait, dans un premier temps, à la manière dont les analyses dans *L'origine de la géométrie* remontent aux sources constitutives des significations apodictiques, remonter aux origines de la tâche husserlienne elle-même. En partant du psychologisme intentionnel déployé dans la *Philosophie de l'arithmétique*, nous avons vu que la phénoménologie se cristallise par la négation de ce premier mouvement. La réfutation de l'idée d'une logique émergeant d'une dynamique psycho-physiologique et causale vient par le fait même éliminer toute possibilité d'élucider ses fondements en des termes génétiques. Il ne saurait en effet être question, à la lumière de l'anti-psychologisme des *Recherches logiques*, d'une quelconque « irruption primordiale » de l'apriorité logico-mathématique. Les objets logiques, comme le soutient alors Husserl, ne sont pas créés de toutes pièces par la conscience. Mais il ne saurait être question *a contrario* de valider un platonisme ayant hypostasié les objectivités formelles, conçues comme vérités en soi et transcendances réelles : une telle option ne permet pas de déterminer comment la validité absolue des relations mathématiques et des suites logiques d'énoncés, dont la répétition intuitive livre invariablement et nécessairement un résultat identique, « pénètre » le champ de la conscience.

Il est établi dès lors que la phénoménologie husserlienne ne peut se soustraire à l'alternative du psychologisme et du logicisme qu'en procédant à une description de l'articulation concrète des essences et de la conscience, qu'en rendant compte du

« devenir » et de la « mobilité » des essences, en prenant garde toutefois de ne pas réduire ces dernières à des « constructions » historiques et d'altérer leur signification profonde. Mais, malgré cette reconnaissance relativement précoce de la nécessité de combler le hiatus entre sphère logique et sphère subjective et de refermer ainsi l'« abîme de sens » (*Abgrund des Sinnes*)¹⁶⁵ entre essence et expérience, nous avons été à même de constater que les efforts successifs de Husserl en ce sens n'ont eu pour effet que de retarder la description de l'entrelacement effectif de l'objectif et du subjectif. Car si la phénoménologie recherche les conditions de possibilité subjectives des objets idéaux constitués, reste que ces conditions s'avèrent au fond être elles-mêmes constituées, de telle sorte que l'on finit à tous les coups par manquer la dimension constituante et active de l'apriorité. C'est ainsi que la temporalité réintègre les descriptions phénoménologiques à mesure que Husserl progresse dans la saisie des fondements transcendants des structures eidétiques et idéales dégagées par la réduction. Et c'est parce qu'elle aboutit toujours à nouveau dans l'impasse d'une objectivité déjà constituée en noème et d'une subjectivité « statique » et solipsiste que l'analyse phénoménologique est contrainte au final de s'ouvrir à une histoire et à une téléologie susceptibles de résoudre l'aporie d'une objectivité à la fois vécue et indépendante de la conscience. Or, cette « supra-subjectivité » téléologique constitutive de l'idéalité ramène avec elle le problème de la rationalité transcendante et opaque, sur laquelle la subjectivité transcendantale, en principe universellement constituante, ne semble avoir de prise que partielle. Il est difficile, au demeurant, de reconnaître à cette subjectivité le pouvoir d'êtreindre sa propre activité transcendantale dans une intuition immédiate.

¹⁶⁵ HUSSERL, E., *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. fr. Paul Ricoeur, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1950, p. 163.

L'élucidation de l'origine des objets idéaux, menée sur fond d'une dénonciation conjointe de l'objectivisme et de l'historicisme et d'une dénonciation de la « juxtaposition »¹⁶⁶ des savoirs, se dénoue par l'apologie de la liberté. Ici l'objectivité et la connaissance idéales présupposent la liberté, c'est-à-dire la possibilité de se guider et de donner aux actes de la subjectivité une forme rationnelle. La volonté qui détermine ces actes n'est souveraine et autonome que dans la mesure où elle s'acquitte de ce pouvoir comme d'une tâche. La raison indique un devoir parce qu'elle se donne comme un héritage, non pas simplement individuel, mais commun. Husserl décrit une volonté sédimentée, étagée, où l'activité scientifique n'est jamais le fruit d'une motivation immédiate, mais recueille toutes les affirmations antérieures de la volonté théorique – de la volonté d'atteindre la vérité. Il s'agit donc de fonder nos prestations théoriques, ce qui exige de les rapporter à leur sens téléologique originaire et de veiller en outre à les façonner comme fondements potentiels et authentiques pour d'autres activités de connaissance. La science philosophique universelle n'est pas que pure réception d'un bagage traditionnel : elle vise aussi à assurer la transmission et le progrès des visées rationnelles « achevées ». La raison et l'objectivité, paradoxalement, n'ont de permanence qu'en se perpétuant dans le mouvement des actes qui en accomplissent et en corrigent l'intention et le motif fondateurs.

Mais Husserl ne s'en tient pas qu'à la simple constatation du mouvement qui anime les « stades » et les « époques » constitutifs de la pensée et de la réflexion philosophiques depuis l'aurore grecque. Il entend en fait donner à ce mouvement un nouvel élan, et ce, à l'aide de la tâche qu'il préfigure. C'est ainsi qu'il situe sa propre

¹⁶⁶ Husserl, *La philosophie comme prise de conscience de l'humanité*, p. 123.

entreprise philosophique à la charnière entre l'« exigence d'apodicticité »¹⁶⁷ et le subjectivisme cartésien et l'exercice d'une pensée qui saurait exploiter ces « découvertes » à leur plein potentiel. Cette reprise du motif transcendantal passe au premier chef par la mise en évidence de l'essence intersubjective de la subjectivité absolue en laquelle l'apodicticité est ancrée. La recherche de la genèse de l'objectivité, en dévoilant l'intersubjectivité « comme le milieu au sein duquel la raison peut progresser sans fin »¹⁶⁸, rend ainsi possible la « sortie » du solipsisme. La clarification des concepts et des catégories de la science objective, leur mise au jour sur la base de l'attitude transcendantale, comme but implicite de toute philosophie, n'est jamais clarification « pour soi-même », mais toujours clarification pour la totalité des consciences.

L'orientation finale de l'itinéraire husserlien, si elle se révèle incapable d'assurer le dépassement envisagé de l'alternative épistémologique d'une « genèse sans objectivité » et d'une « objectivité sans genèse »¹⁶⁹, vient néanmoins confirmer la cohérence d'une démarche philosophique au travers de laquelle la recherche des conditions de possibilité de la connaissance se traduit par l'élargissement graduel et indéfini du champ transcendantal. Sans doute y a-t-il un écart entre la « première » et la « dernière » pensée de Husserl et qu'une nouveauté thématique s'y manifeste. L'ultime « virage » qu'elle amorce au tournant des années 1930 est en cela similaire au tournant opéré par le second Wittgenstein, alors qu'on assiste à la transition d'une pensée « rigide » à une pensée plus « souple », c'est-à-dire attentive aux détails inaperçus d'une première œuvre encore trop marquée par l'obsession de l'argumentation péremptoire.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 125.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 126.

¹⁶⁹ Derrida, *Le problème de la genèse*, p. 53.

Mais force est d'admettre que ce renouvellement de la phénoménologie husserlienne se fait en accord avec l'exigence de radicalité qui lui a donné son impulsion initiale : s'il est possible de voir dans le mode de pensée phénoménologique les signes d'une progression constante et homogène, c'est justement parce que Husserl s'est efforcé de maintenir les mêmes procédés d'analyse, de telle sorte que toutes les avancées de sa réflexion philosophique sont en conformité avec la règle du jeu complémentaire entre réduction et détermination eidétique. La particularité des derniers écrits ne découle donc pas du rejet des acquis théoriques des œuvres antérieures, mais de la répétition de l'oscillation entre essences et possibilité des essences en vue d'approfondir toujours davantage le problème constitutif et d'explorer une dimension de l'objet idéal jusqu'ici refoulée autant par l'objectivisme scientifique que par Husserl lui-même. L'analyse « historico-intentionnelle » qui caractérise la philosophie tardive de Husserl passe tout entière par un retour concret et non plus seulement projeté de l'objet idéal constitué aux impératifs – laissés dans l'ombre par les analyses statiques et la phénoménologie génétique des années 1920 – qui en garantissent la « disponibilité » universelle. C'est d'ailleurs à ce moment que les descriptions cherchent véritablement à atteindre la « position moyenne » annoncée dans les *Recherches* et dont la justification effective a en réalité toujours été différée : d'une part, parce que l'hypothèse d'une idéalité qui n'est « ni un en-soi ni une pure intériorité spirituelle »¹⁷⁰ rendait nécessaire la réfutation conjointe du platonisme et de l'empirisme épistémologiques ; d'autre part, ces deux options ayant été jugées absurdes et mal fondées, parce qu'elle exigeait que le vide théorique créé par leur abandon soit comblé, évitant ainsi la reddition de la philosophie face à l'acatalepsie sceptique. On comprend donc que l'« évidence » de la liberté et la « bifurcation éthique »

¹⁷⁰ Derrida, *Introduction à L'origine*, p. 93.

ne se soient affirmées que progressivement, c'est-à-dire en phase avec les « résultats » obtenus au fil des détours qui jalonnent le parcours d'une authentique recherche transcendantale.

Un « univers de paradoxes vivants » : c'est ainsi que Merleau-Ponty décrivait la phénoménologie husserlienne dans ses *Résumés de cours*¹⁷¹. Husserl, en fait, n'a jamais cherché par « sa » philosophie à avoir le dernier mot, ne serait-ce que par ses multiples allusions à l'irresponsabilité d'une philosophie qui se complairait dans le dogmatisme et la paralysie théoriques. C'est pourquoi l'absolu philosophique se présente au final comme nécessité d'une reprise absolue de la réflexion. Malgré une dénonciation du relativisme qui pourrait s'apparenter à un totalitarisme épistémologique abusif et outrancier, la pensée husserlienne s'est au contraire efforcée jusqu'au bout d'assurer la primauté juridique de l'activité philosophique. La phénoménologie parvient ainsi à frayer à l'homme un chemin vers une vision inédite du monde et de lui-même, et ce, en opérant un renversement du regard naïf au profit d'un mode de pensée purgé de tous les préjugés théoriques accumulés au fil de l'histoire de l'humanité scientifique. La multiplication des connaissances positives, comme le remarque Husserl, ne peut que rendre plus lointains – et donc moins « étonnants » – les fondements sur lesquels celles-ci reposent. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'« humanité européenne » s'est en quelque sorte détournée des assises qui supportent l'édifice conceptuel qu'elle a graduellement construit. Et c'est donc dans la mesure où la pensée scientifique a négligé de mettre ses propres fondements à l'épreuve, soit parce qu'ils sont naïvement jugés comme allant de

¹⁷¹ Merleau-Ponty, *Résumés de cours*, p. 152.

soi, soit à l'inverse parce qu'il est prétendument insensé de vouloir les thématiser, qu'une « phénoménologie » s'impose.

On peut dire de Husserl qu'il est parvenu à nous faire voir ce que des générations de philosophes ont omis de constater, à savoir que derrière la relation apparemment simple de la conscience au monde et de la conscience à l'idéalisation de ce monde, existe une multitude de rapports – intentionnels – qui lient la première aux seconds en un tout indissociable, toute référence à un « monde en soi » étant dès lors interdite. Mais s'il n'y a pas d'*en soi*, il y a à coup sûr de l'inconnaissable. Et la philosophie est digne d'intérêt, non pour les résultats qu'elle nous livre, mais bien parce que chaque effort d'analyse laisse toujours un résidu d'incertitude susceptible de relancer la recherche ; parce que sa source et sa raison d'être ne sont rien d'autre que le noyau d'incompréhension qui accompagne nécessairement toute interrogation et toute réflexion authentiques ; parce qu'elle est ce champ de connaissances qui n'admet pas de réponses définitives.

« La vérité est surtout précieuse par l'activité qu'inspire à l'homme le besoin de la découvrir. Quand vous auriez fait triompher la théorie positive que vous proclamez sur les théories critiques, et quand votre théorie positive ne se composerait que d'un enchaînement des vérités les plus lumineuses, savez-vous quel serait le chef-d'œuvre que vous auriez accompli ? Vous auriez rendu à l'esprit humain cette habitude de croire sur parole, qui l'a tenu durant tant de siècles dans l'apathie et l'engourdissement ; vous lui auriez ôté son principe d'action et son énergie ; vous auriez brisé son ressort et détruit la force dont la Providence l'a doué pour qu'il aille en avant et se perfectionne. Vous vous croyez appelés à fixer dès à présent la régénération du monde, et, pour employer vos propres paroles, à le transporter d'un état transitoire à un état définitif. Eh bien ! désabusez-vous, rien n'est définitif sur la terre ; ce que nous prenons pour définitif n'est qu'une transition comme une autre, et il est bon que cela soit ainsi ; car ce qui serait

définitif serait stationnaire, et tout ce qui est stationnaire est funeste »¹⁷².

¹⁷² CONSTANT, B., *Mélanges de littérature et de politique*, Paris, Pichon et Didier, Coll. « Bartin », 1829, pp. 160-161.

Bibliographie

Œuvres de Husserl :

HUSSERL, E., *Recherches logiques*, 3 t. en 4 v., (2^e édition de 1913), trad. fr. Hubert Elie, Arion L. Kelkel et René Schérer, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1961-2002.

HUSSERL, E., *La philosophie comme science rigoureuse*, trad. fr. Marc de Launay, 3^e édition, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1998.

HUSSERL, E., *Idées directrices pour une phénoménologie*, trad. fr. Paul Ricoeur, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1950.

HUSSERL, E., *Expérience et jugement; recherches en vue d'une généalogie de la logique*, trad. fr. Denise Souche, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1970.

HUSSERL, E., *Méditations cartésiennes*, trad. fr. Marc de Launay, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1994.

HUSSERL, E., *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. fr. Gérard Granel, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque de philosophie », 1976.

HUSSERL, E., *L'origine de la géométrie*, trad. fr. Jacques Derrida, 5^e édition revue, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 2004.

HUSSERL, E., *La philosophie comme prise de conscience de l'humanité*, texte établi et présenté par Walter Biemel, trad. fr. Paul Ricoeur, in *Deucalion 3. Vérité et liberté*, Coll. « Être et penser. Cahiers de Philosophie », sous la direction de Jean Wahl, Neuchâtel, Baconnière, no. 30, 1950, pp. 109-127.

Littérature secondaire :

ARENDT, H., *La pensée*, T.1 de *La vie de l'esprit*, trad. fr. Lucienne Lotringer, Paris, PUF, Coll. « Philosophie d'aujourd'hui », 1981.

ARENDT, H., *Condition de l'homme moderne*, trad. fr. Georges Fradier, Paris, Pocket, Coll. « Agora », 1983.

BÉGOUT, B., *La généalogie de la logique : Husserl, l'antéprédicatif et le catégorial*, Paris, Vrin, Coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Nouvelle série », 2000.

BÉGOUT, B., « La réverbération logique: La phénoménologie des Prolégomènes à la logique pure de Husserl », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 99, no. 4, novembre 2001, pp. 564-592.

BENOIST, J., « Intuition catégoriale et voir comme », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 99, n°4, 2001, pp. 592-612.

BERGSON, H., *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 6^e édition, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 1997.

BIEMEL, W., « Introduction à La philosophie comme prise de conscience de l'humanité », trad. fr. Paul Ricoeur, *Deucalion 3. Vérité et liberté*, Coll. « Être et penser. Cahiers de Philosophie », sous la direction de Jean Wahl, Neuchâtel, Baconnière, no. 30, 1950, pp. 109-278.

CONSTANT, B., *Mélanges de littérature et de politique*, Paris, Pichon et Didier, 1829.

COURTINE, J.-F., *Heidegger et la phénoménologie*, Paris, Vrin, Coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1990.

DELBOS, V., « Husserl, sa critique du psychologisme et sa conception d'une logique pure », *Revue de métaphysique et de morale*, 19^e année, n° 5, sept.-oct. 1911, pp. 685-698.

DERRIDA, J., *Introduction à L'origine de la géométrie*, 5^e édition, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 2004.

DERRIDA, J., *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1990.

DETMER, D., « Habermas and Husserl on Positivism and the Philosophy of Science », in *Perspectives on Habermas*, sous la dir. de Lewis Edwin Hahn, pp. 515-530, Chicago, Open Court, 2000.

FISSETTE, D., *Husserl's Logical Investigations Reconsidered*, Dordrecht, Kluwer Academic Publications, Coll. « Contributions to Phenomenology », 2003.

HOBBS, T., *Léviathan*, trad. fr. Gérard Mairet, Paris, Gallimard, Coll. « Folio/essais », 2000.

INGARDEN, R., *Husserl, la controverse idéalisme-réalisme*, Paris, Vrin, Coll. « Textes & commentaires », 2001.

JACOB, André, *Encyclopédie philosophique universelle. Les notions philosophiques I*, Paris, PUF, 1989.

- LALANDE, A., *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 8^e édition, Paris, PUF, 1960.
- LOHMAR, D., « Le concept husserlien d'intuition catégoriale », trad. fr. Bertrand Bouckaert et Laurent Joumier, *Revue philosophique de Louvain*, vol. 99, no 4, 2001, pp. 652-682.
- LYOTARD, J.-F., *La phénoménologie*, 5^e édition, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? », 1964.
- MARION, J.-L., *Réduction et donation. Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, 2^e édition, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 2004.
- MCCARTHY, T.A., « Logic, Mathematics and Ontology in Husserl », *Journal of the British Society for Phenomenology*, vol. 3, mai 1972, pp. 158-164.
- MELANEY, W. D., « An Archeology of Beginnings: Phenomenology and the Space of the World », in *Analecta Husserliana: The Yearbook of Phenomenological Research. Does the World Exist?*, sous la direction de Anna-Teresa Tymieniecka, pp. 201-215 Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2003.
- MENSCH, J., *The Question of Being in Husserl's Logical Investigations*, La Haye, Nijhoff, Coll. « Phaenomenologica », 1981.
- MERLEAU-PONTY, M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1945.
- MERLEAU-PONTY, M., *Notes de cours sur L'origine de la géométrie de Husserl; suivi de Recherches sur la phénoménologie de Merleau-Ponty*, Paris, PUF, Coll. « Épiméthée », 1998.
- MERLEAU-PONTY, M., *Résumés de cours : Collège de France, 1952-1960*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1982.
- MORAN, D., « Husserl and the Crisis of the European Sciences », in *Introduction to Phenomenology*, pp. 164-191, London, New York, Routledge, 2000.
- MURALT, A. de, *L'idée de la phénoménologie : l'exemplarisme husserlien*, Paris, PUF, Coll. « Bibliothèque de philosophie contemporaine. Histoire de la philosophie et philosophie générale », 1958.
- NIETZSCHE, F., *Par-delà bien et mal*, trad. fr. Cornélius Heim, Paris, Gallimard, Coll. « Folio/essais », 1971.

PAVEL, T. G., « Sujet, idéalité, langage : Réflexions sur les premiers écrits de Derrida » *MLN*, vol. 102, no. 4, septembre 1987, pp. 782-798.

PETIT, J.-L., *Solipsisme et intersubjectivité : quinze leçons sur Husserl et Wittgenstein*, Paris, Éditions du Cerf, Coll. « La nuit surveillée », 1996.

PICHÉ, C., « Le concept de philosophie de Husserl », *Dialogue*, vol. 21, no. 3, 1982, pp. 501-521.

RICOEUR, P., « Husserl et le sens de l'histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 54, juillet-octobre 1949, pp. 280-316.

RICHIR, M., *La crise du sens et la phénoménologie : Autour de la Krisis de Husserl; Suivi de Commentaire de L'origine de la géométrie*, Grenoble, J. Millon, Coll. « Krisis », 1990.

SCHÉRER, R., *La phénoménologie des « Recherches logiques » de Husserl*, Paris, PUF, Coll. « Epiméthée », 1967.

SMITH, D. W., « Edmund Husserl, Logical Investigations (1900-1901): From Logic through Ontology to Phenomenology », in *The Classics of Western Philosophy: A Reader's Guide*, sous la direction de Jorge Gracia, Gregory M. Reichberg, Bernard N. Schumacher, Malden, Blackwell Publishing, 2003.

SMITH, B. et SMITH, D. W., *The Cambridge Companion to Husserl*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

THAO, T.D., « Les origines de la réduction phénoménologique chez Husserl », *Deucalion 3. Vérité et liberté*, Coll. « Être et penser. Cahiers de Philosophie », sous la direction de Jean Wahl, Neuchâtel, Baconnière, no. 30, 1950, pp. 128-142.

TIESZEN, R., « Consciousness of abstract objects », in *Phenomenology and Philosophy of Mind*, sous la direction de David Woodruff Smith et Amie L. Thomasson, pp. 183-200, Oxford, Clarendon Press, 2005.

TIESZEN, R., « Free Variation and the Intuition of Geometric Essences: Some Reflections on Phenomenology and Modern Geometry », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 70, no. 1, janvier 2005, pp. 153-173.

TIESZEN, R., « Phenomenology and Mathematical Knowledge », *Synthese*, vol. 75, 1988, pp. 373-403.

TREMBLAY, R., « L'auto-méditation phénoménologique pour une communauté des philosophes », *Philosophiques*, vol. 7, no. 1, 1980, pp. 3-39.